

N
A
N
C
Y

K
I
L
P
A
T
R
I
C
K

Renaissance

Le Pouvoir du sang -3



Extrait de la publication
ALIRE

Comptazine 2012

À PROPOS DE NANCY KILPATRICK...

« NANCY KILPATRICK EST LA
“REINE DES DAMNÉES” CANADIENNE. »

The Ottawa Citizen

« L'ÉCRITURE DE NANCY KILPATRICK EST À LA
FOIS ÉLOQUENTE ET ÉROTIQUE – SES HISTOIRES
SÉDUISENT LE LECTEUR GRÂCE À L'ATTRACTION
RÉCIPROQUE DE L'EFFROI ET DU DÉsir. »

Stephen Jones, éditeur de *Dark Terrors*

« KILPATRICK EST UN DE CES RARES AUTEURS
CAPABLE DE RAPPROCHER LES GENRES
ET DE LE FAIRE EFFICACEMENT. »

The Sudbury Star

« LAISSEZ NANCY KILPATRICK VOUS GUIDER
À TRAVERS SON UNIVERS TORTURÉ PAR
LE SEXE ET LA PASSION, LA FAIM DÉVORANTE ET
LE SANG, LES ÂMES DAMNÉES
ET LES TORRIDES NUITS DE VELOURS. »

Karen E. Taylor

« LES AMATEURS D'HISTOIRES DE VAMPIRES
ONT TROUVÉ UNE NOUVELLE DÉESSE
EN NANCY KILPATRICK. »

Karl Edward Wagner

« NANCY KILPATRICK EST UNE AUDACIEUSE
ÉCRIVAINNE DE L'HORREUR ÉROTIQUE. »

Poppy Z. Brite

... DE *L'ENFANT DE LA NUIT*

« *L'ENFANT DE LA NUIT*,
C'EST L'HORREUR ÉROTIQUE À SON MEILLEUR
[...] UN GRAND ROMAN DE VAMPIRES ! »

Bookpage

« UN TRAITEMENT UNIQUE
DU THÈME VAMPIRIQUE. »

Nancy Holder

« UNE SUPERBE NOUVELLE SÉRIE
DE VAMPIRES ÉROTIQUES. »

Birmingham Post

« LE DERNIER OPUS *VAMPÉROTIQUE*
DE KILPATRICK PROVOQUE
PAR SES IDÉES NOIRES DÉCADENTES [...] ET SES VAMPIRES TOUJOURS
AUSSI ARROGANTS QUE DÉCONTRACTÉS. »

The Vampire Guild

« C'EST EN QUELQUE SORTE UNE HISTOIRE
D'AMOUR PERVERS, ET INÉVITABLEMENT
KILPATRICK SERA COMPARÉE À ANNE RICE,
CE QUI N'EST PAS TOUT À FAIT JUSTIFIÉ CAR
ELLE S'EST FORGÉE UN STYLE BIEN À ELLE AU
FIL DE SES ROMANS. CE LIVRE A DE NOMBREUSES
QUALITÉS, LE PROFESSIONNALISME N'ÉTANT PAS
LA MOINDRE [...] *L'ENFANT DE LA NUIT* EST UN
ROMAN SOLIDE, UN RÉCIT D'HORREUR
DIVERTISSANT ET BIEN ÉCRIT. »

The Dark Side

... ET DE *LA MORT TOUT PRÈS*

« NANCY KILPATRICK EST ICI
AU SOMMET DE SON ART. »

Parsec

« *LA MORT TOUT PRÈS* SE PRÉSENTE
COMME UNE FASCINANTE “DANSE MACABRE”
OÙ LA PASSION ET L’HORREUR
NE SE DÉMENTENT JAMAIS. »

Karl Edward Wagner

« L’ATMOSPHÈRE TENDUE ALLIÉE
LE SCABREUX ET LA ROMANCE
EN UNE UNIQUE POÉSIE
DE L’AMOUR... DU DÉsir...
ET PARFOIS AUSSI
D’UNE TERRIBLE VIOLENCE. »

Ron Dee

« [*LA MORT TOUT PRÈS*] ... OFFRE TOUT
CE QUE VOUS DÉSIREZ DANS UN ROMAN
VAMPIRIQUE : VIVE ÉMOTION, SUSPENSE,
TORRIDE ET NOIRE SENSUALITÉ,
RÉVÉLATIONS SUR LA MORT ET L’APRÈS-MORT. »

Rick Hautala

RENAISSANCE

(LE POUVOIR DU SANG -3)

DE LA MÊME AUTEURE

As *One Dead* [coll. D. Bassingwaithe], White Wolf,
Vampire: The Masquerade, 1996.

Série «*Power of the Blood*»

Child of the Night, Raven, 1996 ; Pumpkin, 1998.

L'Enfant de la nuit. Roman. (*Le Pouvoir du sang -1*)

Beauport : Alire, Romans 046, 2001.

Near Death, Pocket, 1994 ; Pumpkin, 1998.

La Mort tout près. Roman. (*Le Pouvoir du sang -2*)

Beauport : Alire, Romans 049, 2001.

Reborn, Pumpkin, 1998.

Renaissance. Roman. (*Le Pouvoir du sang -3*)

Beauport : Alire, Romans 053, 2002.

Boodlover, Baskerville, 2000.

La Passion du sang. Roman. (*Le Pouvoir du sang -4*)

Beauport : Alire, Romans 058, 2002.

RENAISSANCE

(LE POUVOIR DU SANG -3)

NANCY KILPATRICK

traduit de l'anglais
par
SYLVIE BÉRARD et SUZANNE GRENIER



Illustration de couverture : JACQUES LAMONTAGNE

Photographie : HUGUES LEBLANC

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province,
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4

Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine, 3,
Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91

Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33

Service commande France Métropolitaine

Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28

Service commandes Export-DOM-TOM

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86

Internet : www.interforum.fr

Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60

Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68

Internet : www.interforumsuisse.ch

Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf

Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Commandes :

Tél. : 41 (0) 26 467 53 33

Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66

Internet : www.olf.ch

Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique

Tél. : 32 (0) 10 42 03 20

Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24

Internet : www.interforum.be

Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

1^{er} dépôt légal : 2^e trimestre 2002
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 1998 NANCY KILPATRICK

© 2002 ÉDITIONS ALIRE INC. pour la traduction française

10 9 8 7 6 5^e MILLE

À la mémoire de
Fabrice Dulac

6 mars 1964 — 13 mars 2002

L'espoir est un rêve éveillé
Aristote

ROSE NOIRE

*Toi qui marches parmi les ombres
Fleur fanée comme cœur
Je suis là
J'attends tes baisers froids
J'ai faim de mort
Est-ce que tu m'entends
Sens-tu mon âme
J'ai si peur de toi, de moi
Dans la nuit, je fuis
La pluie contre mon visage
Et tu apparais à mon cou
Doigts avides sur ma poitrine
Mes mamelons, pétales sanglants
Tire-moi vers l'intérieur de tes ailes
Dévore-moi, vide-moi
Laisse-moi flotter comme ton fantôme
Toi qui marches avec les ombres
Je serai ta fleur qui fane entre tes bras
Mes ongles, les épines qui raclent ton dos
Je suis là
Avide de tes lèvres
Assoiffée de ton amour
Je suis là
Est-ce que tu m'entends...*

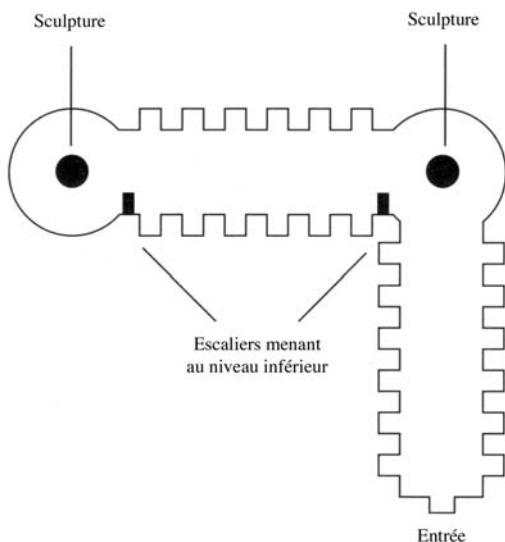
Fabrice Dulac

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|------------------------|-----|
| Première partie | 1 |
| Deuxième partie | 185 |
| Troisième partie | 313 |

*Il ne vit pas longtemps
celui qui se bat contre les immortels...*

Homère



LE COLUMBARIUM

Ce plan montre la structure générale du Columbarium. La première section, celle du corridor auquel on accède par l'entrée, est construite sur un seul niveau. Le reste de l'édifice comporte deux étages. La sortie se trouve à l'extrême gauche du niveau inférieur, près des escaliers. Chaque indentation des corridors correspond à une fenêtre. Le toit et les sections extérieures sont disposés en terrasse et encastrés dans le flanc de la colline.

PREMIÈRE PARTIE

*Pour chaque problème complexe il existe une
solution simple, claire et mauvaise.*

H.L. Mencken

CHAPITRE 1

Des réverbères à dôme jetaient une lumière ambrée et créaient une ambiance début de siècle. Du moins, c'était ainsi que Michel s'imaginait les lieux cent ans plus tôt. Des films d'époque, des photographies sépia lui en avaient donné un aperçu. Mais il était sur cette Terre depuis moins de deux décennies, contrairement à sa tante Chloé qui sillonnait la planète depuis plus d'un siècle.

Michel et Chloé gravissaient en silence les rues tortueuses qui menaient au sommet de la montagne. Ils parvinrent finalement à une bifurcation : on pouvait aller à gauche ou à droite. En face d'eux se dressait la grille en fer forgé du petit cimetière juif. Ainsi protégée, cette nécropole s'étendait en retrait des autres cimetières de la montagne.

Lorsqu'ils passèrent devant la grille verrouillée, Michel posa un moment son regard sur les pierres tombales modernes et épurées, si blanches, si peu élevées. Ce cimetière ne comptait pratiquement aucun monument. Aucun caveau. Il y était entré plusieurs fois et, bien que certaines inscriptions l'eussent touché, le cimetière dans son ensemble ne l'inspirait nullement.

Ils se dirigèrent à droite et, un peu plus haut sur le flanc de la montagne, aboutirent à l'endroit où le

chemin s'arrêtait, sous l'arc de pierre de l'entrée du Mount Royal Cemetery. De ce point de vue, Michel ne pouvait apercevoir l'énorme croix illuminée, visible d'à peu près partout, ailleurs, dans la ville de Montréal. Les croix n'avaient aucun effet sur ceux de son espèce, quoiqu'en prétendissent les légendes colportées par les mortels. Mais il faut dire qu'une si grande partie de la littérature représentant les vampires était fautive. Et non sans drôlerie. Ces ingrédients, supposait-il, devaient en faire des lectures distrayantes pour quelques personnes. Des personnes qu'il aurait sans doute trouvées lui-même fort peu intéressantes.

La grande enceinte en pierre et en fer de style gothique interdisait la circulation automobile dès le coucher du soleil, mais, par bonheur, une petite entrée réservée aux piétons restait ouverte. Ils entrèrent par cet endroit, passant près de la maison du gardien du cimetière. Michel perçut que l'homme était absorbé dans sa lecture et qu'il ne se souciait guère des deux créatures qui se glissaient illégalement dans le cimetière après les heures d'ouverture.

Le cimetière – qu'on appelait le « cimetière anglais » même si des Français s'y trouvaient aussi enterrés – paraissait relativement bien entretenu. La pelouse venait d'être tondu, suffisamment d'espace séparait les tombes. Aucune section en retrait des autres, peu de pierres tombales excentriques. Oh, il y avait bien ce monument au bout de la surface gazonnée, là où s'alignaient les premières tombes. Michel et Chloé s'arrêtèrent pour lire ce qui y était inscrit.

THOS. LETT HACKETT, L.O.A¹
qui fut assassiné de façon barbare
dans le square Victoria

¹ NDT : La L.O.A (Loyal Orange Association), fondée au Canada en 1830 mais tirant ses origines de l'ordre orangiste britannique, vise entre autres la promotion et l'extension de la conception protestante de la religion chrétienne.

*alors qu'il revenait tranquillement
de l'Office divin le 12 juillet 1877.*

*Ce monument fut érigé par les Orangistes
et les Protestants de la Confédération
pour rendre hommage à sa mémoire
et pour signifier leur haine envers ses meurtriers.*

« Crois-tu que c'était un meurtre politique ? demanda Michel.

— Peut-être bien, répondit Chloé. Si l'on considère la date de l'événement.

— Peut-être aussi qu'il s'est battu à la sortie d'un bar, lança Michel en riant. Mais une chose est sûre : ceux qui ont fait ériger ce monument ont essayé de convaincre tout le monde que la victime était une sorte de martyr.

— Les mortels ont besoin de trouver un sens à la mort. Nous ne sommes pas si différents d'eux. »

Ils suivirent le large chemin qui montait vers le sommet de la montagne. Sur leur gauche, au loin, près des arbres, Michel remarqua l'énorme caveau des Molson – la famille qui possédait la brasserie du même nom. La construction occupait une vaste étendue, et Michel s'en était quelquefois approché en passant par le bosquet, de l'autre côté.

Un peu plus loin se dressait le monument de la famille McArthur, un édifice en pierres blanches, roses et beiges, véritable temple en miniature dont les quatre piliers supportaient un toit pointu et des hauts-reliefs. Trois anges de taille humaine étaient appuyés contre les piliers – le quatrième devait avoir été dérobé ou endommagé plusieurs années auparavant. Un siècle de pollution leur avait donné leur couleur noire actuelle, et celle-ci convenait parfaitement à Michel. Décidément, l'endroit ne manquait pas d'attractions. Un jour où il était venu seul, il s'était appuyé contre le pilier dénudé, en prétendant être l'ange manquant.

« L'ange de la mort », avait-il crié d'une voix macabre. Puis il avait levé les bras, paumes vers le ciel. Ensuite, il s'était laissé tomber face contre terre sur l'herbe douce.

Tandis qu'ils avançaient toujours, il distingua l'étrange monument qui lui rappelait ces boîtes rectangulaires où on inhumait les papes, les cardinaux et autres hommes d'Église, dans les cathédrales européennes. Ces blocs de marbre étaient habituellement très ornementés. Il en avait vu quelques-uns en fer, rongés par la rouille avec le temps. Une barrière de maillons métalliques entourait souvent ces tombeaux.

Michel et Chloé avaient choisi l'entrée est du cimetière, non pas en raison de sa proximité avec leur résidence de Westmount, mais parce qu'ils avaient flâné dans la ville une bonne partie de la nuit et fini par faire le tour de la montagne. Ils pouvaient se le permettre. Le soleil ne se lèverait que dans plusieurs heures. À l'aube, Chloé devrait aller dormir, mais Michel pouvait encore supporter les rayons solaires, quoiqu'il ne les tolérât pas aussi bien que lorsqu'il était enfant.

La nouvelle lune était haute, suspendue dans le limpide ciel d'automne. Elle baignait le sol d'une lumière blanche et, ainsi éclairées, les pierres semblaient avoir été blanchies à la chaux. Ils cheminaient dans un silence complice, se déplaçant intuitivement le long du chemin principal. Parvenus à un croisement, synchronisés par leur instinct, ils empruntèrent sans hésiter un sentier secondaire, comme s'ils savaient où ils allaient.

« J'ai lu que, en ce moment, il y a plus de gens en vie que de gens qui sont morts durant toute l'histoire de la Terre. J'ai refait les calculs et je crois que c'est vrai », dit Michel.

Du coin de l'œil, il perçut un mouvement. Un renard roux se faufilait entre les tombes. Les muscles

sinueux de l'animal glissaient sous son pelage. Ses yeux luisirent d'un éclair rouge quand il les aperçut. Il se figea, conscient de la présence de prédateurs. Michel ne lui aurait jamais fait de mal, pas plus que Chloé, mais ils en avaient le pouvoir, et le renard le savait. Avec les animaux, les bonnes intentions ont leurs limites, avait dit un jour Chloé, et Michel lui donnait raison.

Michel perçut la proximité de mortels. C'était comme si une énergie étrange avait changé l'air, de manière matérielle mais impalpable, le rendant plus solide et le chargeant d'électricité. Avec sa vision nocturne aiguisée, il balaya du regard la colline qui s'étendait derrière le renard. Là ! Sur une pierre tombale bordée sur trois côtés par les arbres, était assis un couple. Non, la créature de sexe féminin était assise, ou plutôt étendue sur le dessus de la pierre tombale. Un individu de sexe masculin se tenait debout entre ses jambes ouvertes. Ils étaient nus. Michel réalisa ce qui se passait, et cela l'emplit d'une curiosité sans borne. Son ouïe affûtée capta leur respiration rapide, le bruit de glissement que faisaient leurs corps unis en une passion sauvage. L'homme bougeait à un rythme régulier. La femme gémissait doucement. Puis, l'odeur atteignit Michel, le figeant sur place : du sang. Le liquide menstruel de la femme. Libéré à chaque coup de rein, il coulait le long du monument funéraire, colorant d'un rouge éclatant la pierre et ce qui y était gravé !

Soudain, le renard détala et se fondit dans la nuit. Michel entendit un craquement lorsque ses griffes agrippèrent une branche. L'animal semblait anxieux d'installer une distance sécuritaire entre lui et les créatures qu'il avait croisées. Il ne craignait pas les mortels en train de forniquer, mais bien Michel et Chloé.

Chloé avait tourné légèrement la tête pour observer l'animal, et aussi le couple. « Le sexe et la mort, dit-elle à voix basse. Les mortels raffolent de cette combinaison. J'imagine que nous ne sommes pas si différents d'eux sous cet aspect non plus. »

Les mortels ne prêtaient attention ni au renard ni aux créatures qui s'approchaient dans le sentier. Celles-ci possédaient pourtant le pouvoir de les transformer en habitants permanents de ce lieu où ils étaient venus trouver un peu d'intimité.

Un sourire s'esquissa sur les lèvres charnues de Chloé, si semblables à celles de Michel. Ce dernier observa le profil de sa tante, dont les cheveux blancs brillaient d'un éclat argenté sous la lueur de la lune. C'était une femme saisissante. En fait, toutes les femelles de son espèce se révélaient séduisantes – une qualité, se disait-il, que leur nature leur commandait de conserver quel qu'ait été leur âge au moment de leur transformation. Une question de survie, sans doute. Non seulement de telles créatures captivaient-elles les mortels, mais elles étaient fascinantes les unes pour les autres. À ce qu'il en savait, cette caractéristique avait une utilité offensive et défensive, puisque ceux de son espèce représentaient une menace les uns envers les autres – une réalité dont il n'avait toutefois qu'une idée encore imprécise.

Chloé possédait les mêmes traits gaulois que le père de Michel, une physionomie dont il avait lui-même hérité – menton volontaire, nez allongé, expressifs yeux en amande. Gerlinde affirmait qu'ils ressemblaient tous aux modèles qui avaient servi aux peintres de la Renaissance. Ayant vu déjà un certain nombre d'œuvres d'art, Michel ne pouvait que le reconnaître.

« La pauvre Terre doit soutenir plus de vie qu'elle ne l'a jamais fait », dit enfin Chloé, le faisant sursauter. Il avait oublié qu'il avait lui-même amené le sujet

quelques minutes auparavant. « Cela me fascine toujours. La Grande Mère, notre mère à tous, accomplit un geste noble en subvenant aux besoins de chacun. Mais je me demande si son lait n'est pas en train de se tarir. »

Ils gravirent la petite colline et dépassèrent les tombes des enfants, qui s'étalaient sur leur gauche. Le sol était constellé de minuscules pierres tombales destinées aux petits occupants qui gisaient six pieds sous terre. Sur ces monuments, de simples inscriptions – des noms, des dates, parfois une citation tirée de la Bible –, souvent ornées d'une image gravée dans la pierre. Les jeunes agneaux et les chérubins joufflus avaient la faveur. Quelqu'un avait déposé une licorne jouet contre l'une des pierres.

Michel se demanda à quoi mourir pouvait ressembler. Lui ne mourrait jamais. Il le savait, à présent. Il avait pris sa décision, du moins en avait-il le sentiment la plupart du temps. Cependant, il ne croyait pas encore tout à fait qu'un choix mental pouvait changer quelque chose. Il ne s'agissait pas d'une réelle décision, de toute façon. Avait-il, en effet, vraiment le choix ? Vieillir et mourir, et devenir étranger à ses parents et à tous les autres membres de sa communauté ? Ou être pour toujours des leurs et continuer à embrasser les richesses de leur monde ? Pour toujours ou, du moins, aussi longtemps que parvenaient à survivre ceux de leur espèce. Personne n'était encore arrivé à mesurer leur longévité, mais le plus vieux dont ils connaissaient l'existence avait maintenant plus de sept cents ans. Michel arrivait à peine à se figurer une telle durée. Il ne respirait que depuis quinze ans.

Mais les choses étaient en train de changer. Lui-même changeait, et cela le déconcertait. Il tolérait encore le monde de la lumière, mais, visiblement, il n'en avait plus pour longtemps. Sa peau était devenue

de plus en plus sensible à mesure qu'il avait réduit sa consommation de nourriture solide et s'était mis à dépendre toujours davantage du sang. Il arrivait mal à imaginer une vie où il ne pourrait plus jamais regarder le ciel bleu ni contempler le soleil éclatant. Pourtant, tous ses proches avaient survécu tout ce temps loin de la lumière du jour. Il se demandait si cela lui manquerait. Les autres devaient être nostalgiques, car, parfois, il les entendait parler du soleil avec le même ton révérencieux que les prêtres et les rabbins prennent lorsqu'ils parlent de Dieu, ou bien les bouddhistes lorsqu'ils évoquent Bouddha, ou encore les musulmans lorsqu'ils prononcent le nom d'Allah. Pour son espèce, le soleil était devenu le saint des saints, une chose irrémédiablement impossible à atteindre et pourtant éminemment désirable. Il avait du mal à s'imaginer éprouvant les mêmes sentiments. Malgré tout, il ne voyait pas comment il pourrait en être autrement pour lui une fois qu'il serait privé de la lumière du soleil de manière permanente.

Les jours de Michel étaient encore remplis de mortels. Leur présence autour de lui le faisait parfois suffoquer. Il palpait presque leurs odeurs, tout comme il goûtait le parfum ambiant de leurs corps ou le souffle qui sortait de leurs narines. Déjà, il sentait en lui le battement de leurs cœurs, telles les vibrations de tambours éternels. Il observait, entendait l'air s'infiltrant dans leurs poumons poreux, prêtait l'oreille au son de leurs fluides digestifs qui gargouillaient dans leurs estomacs et leurs intestins. Parfois, le stimulus lui était intolérable. Sa mère lui avait dit qu'il s'habituerait à une telle surcharge sensorielle et apprendrait à s'en couper, sauf lorsqu'il chasserait – expérience qu'il ne connaissait pas encore. Peut-être était-ce vrai. Ou peut-être pas. Présentement, il avait l'impression que cela n'aurait jamais de fin. Même en ce moment,

bien que lui et Chloé se fussent un peu éloignés, il entendait toujours la respiration saccadée, les sons humides que produisaient les deux personnes sur la colline à mesure qu'elles s'entraînaient mutuellement vers l'orgasme. La force de l'émotion l'excitait et le terrifiait tout à la fois. Enfin, il les entendit éclater de rire et s'embrasser dans un élan commun.

Il devait s'avouer qu'il trouvait les mortels fascinants. Ceux-ci vivaient comme si leur vie devait durer toujours, même s'il n'en était rien. Il se demandait comment fonctionnait leur esprit, comment ils pouvaient faire abstraction de la mort jusqu'au moment où, au seuil du trépas, ils se voyaient forcés de faire le grand saut en tremblant. Ils étaient un mystère pour lui. Et il y en avait quelques-uns – parmi sa génération – qu'il trouvait incroyablement émouvants. La plupart des jeunes lui paraissaient toutefois franchement consternants. Ils agissaient de façon stupide et avaient adopté des attitudes grotesques et factices qui l'offensaient. Leurs banales préoccupations se rapprochaient très peu des siennes. Ses facultés supérieures à la moyenne s'étaient étendues et développées depuis sa naissance. Il n'y pouvait rien, il était ainsi. Le monde auquel ceux de son espèce appartenaient, les porteurs de sang osaient à peine y rêver. Lui, il y vivait. Constamment. C'était sa réalité. Et aucun livre ni aucun film à propos de ce qu'ils nommaient « vampires » n'arrivait un tant soit peu à rendre compte de son expérience. Alors, comment ces mortels pourraient-ils avoir quelque rapport avec lui ?

Le pire dans le fait de devoir frayer avec les mortels était dû aux changements qui s'opéraient en lui. Désormais, il se sentait attiré pour des raisons différentes. Il avait de plus en plus conscience de leur énergie sexuelle et, concurremment, de la *vita* pulsée dans leurs veines. Il les percevait comme une nourriture fraîche

et succulente, qui à la fois l'excitait et le troublait. Il devait encore apprendre à gérer ces deux appétits conflictuels qui, de plus en plus, régnaient sur chaque instant de sa vie. Son père lui disait de patienter. Il était encore un adolescent. Il arriverait à contrôler ses passions avec le temps, et lorsqu'il commencerait à tirer le sang directement des veines des humains, cela l'aiderait à se maîtriser. Ces paroles apaisantes ne rassuraient guère Michel. Après tout, ni ses parents ni aucun membre de sa communauté n'était passé par ce qu'il traversait présentement. Aucun d'eux n'était entré dans cette existence dès la naissance, tous avaient été créés à un moment ou à un autre de leur vie. Ses sentiments ambivalents le propulsaient à de tels extrêmes que, la plupart du temps, tout ce dont il avait envie, c'était de courir se terrer quelque part. À l'abri de tout. Et de tous. En particulier de lui-même.

Ils atteignirent la clôture basse qui séparait les deux cimetières principaux – quelqu'un avait encore laissé ouverte l'étroite barrière. À cet endroit, des deux côtés de la clôture, il y avait les tombes réservées aux militaires, marquées par des pierres uniformes, minces et arrondies, d'un blanc éclatant et gravées d'une croix. Plantés dans le sol, de petits drapeaux portant l'emblème de la feuille d'érable rendaient hommage à chaque soldat.

Plus haut sur la colline, leur apparut la chapelle qui abritait les urnes contenant les cendres des défunts. L'édifice accueillait une série de tiroirs dont les poignées étaient ornées de fleurs moribondes ; des lampes funéraires multicolores s'alignaient sur le sol. Il y avait aussi parfois des photographies de la personne décédée. Michel n'aimait pas trop cet édifice, mais le préférait encore aux voûtes sépulcrales. Ces voûtes où l'air manquait, si modernes et si hideusement médicales qu'elles ressemblaient à un laboratoire

souterrain aseptisé, où les morts n'étaient pas vraiment morts, mais simplement rangés jusqu'à ce qu'une personne insouciant s'aventurât en ces lieux... Peut-être avait-il vu trop de films d'horreur, mais cet endroit-là lui donnait la chair de poule. Si jamais il venait à mourir, il espérait vivement que ses restes ne seraient jamais stockés dans un lieu aussi répugnant.

Ils se trouvaient à présent dans le cimetière français Notre-Dame-des-Neiges, communément appelé le cimetière Côte-des-Neiges. Des pierres tombales datant du début du XIX^e siècle s'entassaient sur le terrain en pente. Par quelque phénomène cellulaire peut-être, il se détendit instantanément et se sentit « chez lui », membre d'une communauté. Ses ancêtres culturels reposaient ici, et cela avait pour lui quelque chose de réconfortant et de rassurant.

Des lumières provenant de lampadaires et de lanternes constellaient l'étendue vallonnée remplie à pleine capacité. Jetant leur lueur spectrale, ces balises semblaient faire signe aux visiteurs nocturnes de s'approcher par ici ou d'aller par là. Diverses structures et des matériaux variés avaient été utilisés durant près de deux siècles, et à la vision familièrement chaotique de toutes ces tombes encerclant les arbres, Michel éprouva un sentiment d'appartenance à ces lieux.

« Crois-tu que j'ai une tendance morbide ? » demanda-t-il soudain à sa tante.

Chloé le serra brièvement dans ses bras. « Pas plus morbide que moi. Ce cimetière est si agréable et si paisible. Qu'est-ce qui te fait dire cela ? »

— Eh bien, ils sont tous morts. Mais je me sens bien ici. As-tu peur de la mort ? »

Chloé parut soudain mélancolique. « Michel, je suis déjà passée par là. Nous sommes tous passés par là.

— Pas moi.

— Non, pas toi. Mais tu es exceptionnel.»

Il détestait les entendre dire cela. Juste parce qu'il était le seul à être né d'un mâle de leur espèce et d'une femme mortelle – du moins, sa mère l'était alors, mais son père en avait ensuite fait l'une des leurs...

— Nous avons tous connu la mort, Michel. C'est un processus miraculeux. Naître, vivre, mourir, puis renaître.»

Il était né, et vivait sa vie. Mais il ne mourrait pas. Quelque chose là-dedans lui paraissait si étrange. Si aberrant. La plupart du temps, il en acceptait l'idée, mais, parfois, il se sentait un peu... floué. Et seul. Était-il l'unique créature sur cette Terre qui ne mourrait jamais? Comment cela était-il possible? « Mais au moment de mourir... avais-tu peur?

— Oui. Je suppose que tout le monde a peur. Et dans mon cas, cela s'est produit si soudainement, l'attaque... »

Elle n'en avait jamais vraiment parlé, mais Michel savait plus ou moins ce qui s'était produit. Sa tante, David, Karl et quelques autres avaient été transformés par une créature de leur espèce qu'ils appelaient Antoine. Il était, disaient-ils, complètement fou. Michel l'avait vu une fois, en pleine action. Il n'avait que dix ans à l'époque, mais, tel un cauchemar terrifiant imprégné dans sa mémoire, cela l'avait profondément marqué. Il n'aimait pas repenser à l'époque où on l'avait kidnappé.

« Est-ce que tu peux me raconter ce qui s'est passé? Quand Antoine t'a transformée? Comment c'était. »

Chloé regarda droit devant elle un moment. « Laisse-moi y penser. »

Ils gravirent une autre colline et empruntèrent un sentier plus étroit, en direction des gigantesques caveaux piqués à flanc de coteau. Seules les portes et

les façades en étaient exposées. Michel s'arrêta devant une porte plus ouvragée que les autres – un grillage métallique aux arabesques complexes. À l'intérieur, une bonne demi-douzaine de cercueils poussiéreux s'empilaient les uns sur les autres, le tout reposant sur de lourdes tiges en métal. Dans un coin, près de la prise d'air percée dans le toit, trois cercueils de bébés avaient été entreposés au petit bonheur, minuscules caisses de bois noir en forme de V tronqué et munies de poignées en métal travaillé, chacune unique parmi les autres. Chacun avait connu la mort. Tous, autant qu'ils étaient. Pourtant, lui, il ne mourrait jamais...

Michel aimait scruter l'intérieur des caveaux. Le parfum de terre ferreuse l'attirait. Cela lui rappelait un peu le goût du sang. Il y avait aussi l'odeur de la décomposition, car on n'avait pas encore perfectionné les techniques d'embaumement au moment où la plupart de ces gens étaient morts. Cela devait être un peu comme voyager dans le temps, songea-t-il, et humer les senteurs d'une autre époque, l'arôme du temps comprimé dans un espace réduit.

Le caveau suivant était protégé par une lourde porte en fer percée de petits orifices pareils à des trous de balles. Grâce à sa vue perçante, il pouvait clairement apercevoir par ces ouvertures ce qui se trouvait de l'autre côté, dans la pénombre. Un vieux prie-Dieu effondré, avec ses appui-bras placés très haut sur le dossier et son siège presque au ras du sol, son recouvrement moisi et sa bourre de paille pourrie depuis longtemps... Une jolie lanterne en laiton et en verre était posée sur un des cercueils. Depuis combien d'années ? se demandait-il. Qui l'avait posée là ? Qui avait coutume de s'agenouiller à ce fauteuil, et qui cette personne pleurerait-elle ? Combien d'années ces fleurs maintenant séchées avaient-elle passées sur ce cercueil en métal à présent rouillé ? Combien de temps ce cru-

cifix en argent avait-il été accroché au mur du fond où il accumulait la poussière des ans ? Gravé dans la pierre au-dessus de la porte se lisait le nom Leblanc. Qui était venu ici, portant le deuil des Leblanc ? Y venait-on encore ? Qu'éprouvait-on à la perte d'un être cher ?

Il n'avait jamais pleuré personne, car aucun de ses proches n'était jamais mort. Cela était arrivé en fait à une seule personne de sa connaissance – une femme parmi ses ravisseurs. Il avait été témoin de sa mort, mais ne se sentait pas touché. Pourtant, tous les autres de son espèce avaient vécu cet événement de façon particulière, de façon physique, une expérience qu'il ne pouvait partager. Son monde lui paraissait petit et il avait hâte de passer à l'exploration de royaumes plus vastes de la réalité physiologique et affective. Il avait le sentiment que quelque chose se trouvait au-delà de ce qu'il savait. Il en entendait l'appel, comme celui d'une sirène tentant de le charmer. Il ne se souciait guère qu'il s'agît de la vie ou de la mort – le fait de ne pas savoir où cela le mènerait rendait le tout encore plus excitant. Son seul désir, son seul besoin, c'était de s'abandonner à ce chant comme à l'appel de son propre cœur. L'ignorer ne pourrait que lui porter malheur.

Ils avaient parcouru à peu près toutes les voies principales qui traversaient le cimetière, descendant dans un sens et puis dans l'autre. Tant de tombes. Tant de morts.

« Par ici », dit Chloé. Il savait où elle les conduisait. Une petite diversion. En direction du monument des Cotroni, une grosse sculpture blanche représentant un ange en train de baiser la tête d'un personnage allongé. La scène était on ne peut plus adorable, et c'était celle que Chloé préférait dans tout le cimetière.

Ils s'arrêtèrent devant la structure de marbre aux lignes incroyablement fluides représentant un geste très touchant.

«J'étais seule, bien sûr», dit soudain Chloé.

Michel se demanda de quoi elle voulait parler, puis il comprit : elle évoquait sa rencontre avec Antoine.

« Il est venu vers moi une nuit, dans ma chambre. Pourquoi moi, pourquoi dans ce petit village près de Bordeaux, pourquoi à ce moment-là... ? Je me suis toujours demandé en vertu de quel karma tordu j'avais dû subir cela, mais je ne trouverai jamais réponses à de telles questions. Je ne le connaissais pas. Il ne me connaissait pas. Pour autant que je sache, il n'y avait aucune raison pour que ce soit moi plutôt qu'une autre. »

Elle resta silencieuse un long moment et Michel se demanda comment l'inviter à poursuivre. « Je sais que ceux de notre espèce séduisent souvent les mortels.

— Ce n'était pas de la séduction ! coupa-t-elle d'un ton sans équivoque. C'était une agression !

— Je suis désolé. Je ne voulais pas te troubler.

— Ce n'est pas toi qui me troubles, Michel. C'est cet incident qui me bouleverse toujours, même près de deux cents ans plus tard. La violence pure... la malveillance de ce geste... C'est quelque chose qui ne me quittera jamais. Il a mis mon corps en pièces, comme un animal enragé. Il m'a laissée avec la moitié du cou lacéré. Un de mes seins a été pratiquement arraché. La chair de mes bras et de mes jambes, et mon sexe en particulier... comme s'il vouait une haine singulière aux femmes. Maintenant, évidemment, après en avoir parlé avec Karl et David, je sais que ce n'était pas le cas. D'autres ont été transformés par lui, il y a plusieurs siècles, et Antoine était sans doute différent à l'époque. Moins barbare, quoique aussi pervers. »

Michel pouvait ressentir la terreur et la fureur de Chloé. Il passa un bras autour de son épaule et, sentant les vibrations qui émanaient du corps de sa tante, il

eut une grande envie de la protéger. Il imaginait avec peine la violence qu'elle avait subie. Sa brève rencontre avec Antoine lui avait laissé l'image d'un être dérangé. Pourtant, il n'avait eu aucun contact direct avec lui après avoir été kidnappé dans le parc. Mais il revoyait le trajet dans la fourgonnette. Puis, la scène qui s'était déroulée dans la gare. Et ensuite, David. Durant tout ce temps, Antoine avait été un personnage silencieux, régnant en arrière-plan. Il parlait peu, mais il dégageait une mauvaise énergie qui avait incité Michel à s'en tenir loin.

Et puis, il y avait eu la nuit à Fire Island. Antoine se trouvait là, les menaçant avec ses soldats, et Julien avait dirigé les parents de Michel et les autres comme une petite armée, et Michel avait dû les accompagner, car ils ne pouvaient le laisser seul. Cela paraissait si loin maintenant, et les détails s'étaient estompés dans sa mémoire. Il se rappelait seulement que tous ces événements avaient gravité autour de lui et que cela était lié à un certain pouvoir qu'Antoine voulait lui soutirer. Un pouvoir dont Michel ne pouvait comprendre la nature, parce qu'il n'arrivait pas à le percevoir en lui-même. Sa mère, son père et les autres semblaient toutefois s'entendre pour dire qu'il le possédait.

Chloé se détendit un peu. Elle prit la main de Michel et la tapota, puis elle posa la tête sur son épaule. « La terreur que j'ai ressentie quand il m'a prise si brutalement n'était rien en regard de mon réveil. J'étais seule. Dans mon cercueil. Six pieds sous terre. Bien sûr, personne n'aurait pu le prévoir, puisque, à strictement parler et selon les critères habituels, je n'étais pas en vie. Mais manifestement, je n'étais pas morte. »

Michel fut horrifié. « Je ne savais pas qu'on t'avait enterrée vivante.

— Oui. »

Un frisson le parcourut à la seule idée de ce qu'elle avait dû éprouver à ce moment-là.

« À cette époque, dans la région où j'habitais, on avait coutume de suspendre une cloche au-dessus de la tombe et de laisser courir une chaîne dans la terre jusqu'au cercueil – à l'intention des défunts qui n'auraient pas été vraiment morts, pour qu'ils puissent sonner la cloche et être exhumés.

— Est-ce que tu as agité la cloche ?

— Mon corps était si mutilé que, dans l'esprit de mes proches, j'étais morte, cela ne faisait pas de doute. Ils n'ont pas pris la peine d'installer une cloche.

— Comment as-tu réussi à sortir de ta tombe ?

— De la manière la plus traditionnelle. » Chloé se tourna légèrement et avança de quelques pas, rompant le contact avec Michel. Elle posa la main sur la tête de l'ange. « Je suis sortie en creusant la terre avec mes doigts.

— Wow !

— Les cercueils étaient encore en bois, à l'époque. Et, contrairement à aujourd'hui, on remplissait le trou à la pelle. Les corps n'étaient pas embaumés, évidemment. Et, par bonheur, il avait plu. Il n'était pas facile de creuser dans la boue, mais cela aurait été pire dans un sol sec et compact. J'ai dû y mettre un bon deux jours. Quand j'ai enfin atteint la surface, à moitié démente, affamée, ignorant encore ce que j'étais devenue, il a fallu que je m'enfouisse de nouveau sous la terre, car le soleil me brûlait la peau. J'ai ainsi attendu qu'un voile d'obscurité me permette de m'extirper complètement du sol.

— Mais tu aimes les cimetières ! » s'exclama Michel. Il n'en voyait nullement la raison.

« Je suppose qu'on est toujours attiré par l'endroit qui nous a le plus traumatisés. Comme l'a dit Carl Jung, nos blessures les plus profondes sont nos plus

grandes bénédictions et le lieu de toutes nos guérisons. Viens. » À la grande déception de Michel, ils redescendirent la colline.

« Lorsque je suis ressortie à l'air libre, je suis rentrée chez moi, naturellement. Où va-t-on quand on est de retour du royaume des morts ? La plupart de mes enfants étaient déjà adultes et mariés. Ils m'ont accueillie, bien sûr, réjouis de constater qu'on avait fait erreur en me déclarant morte. Mais ils étaient visiblement troublés. Les blessures profondes qu'Antoine m'avait infligées guérissaient très rapidement – on croyait que j'avais été attaquée par un loup, car ils étaient encore très nombreux à l'époque en Europe. Les loups de ce temps-là étaient plus gros, plus féroces que ceux d'aujourd'hui. Ils sont à l'origine des légendes sur les loups-garous.

« Ma fille aînée et son époux m'ont donné une chambre. M'imaginant épuisée, ils m'ont laissée dormir plusieurs jours. Chaque nuit, en catimini, je me levais et errais sans bruit dans la maison, les observant, eux et leurs enfants – mes petits-enfants – qui dormaient. Tenillée par une faim que j'arrivais encore mal à définir, mais que, instinctivement, je savais être une menace pour ma famille.

« Tu sais comment nous considérons les mortels. À quel point nous sentons leur sang, l'entendons pulser dans leurs artères, humons avec acuité sa fragrance cuivrée avant même que la veine ne soit percée. Je ressentais tout cela de plus en plus cruellement. Je ne m'étais pas encore nourrie. J'étais faible, mais la faim est devenue une obsession et j'ai dû réunir toutes mes forces pour ne pas succomber. Enfin, au bout d'une semaine, je me suis enfuie. Il n'y avait pas d'autre solution. Je n'avais aucune idée de ce que j'étais, mais je savais que je représentais un danger pour ceux que j'aimais.

— Où allons-nous ? » demanda Michel, tout en ayant le sentiment de l'avoir deviné. Ils marchaient en direction du Columbarium, les voûtes souterraines modernes. L'endroit lui donnait la chair de poule. Pour une raison ou une autre, Chloé voulait toujours passer par cet endroit. Il ignorait pourquoi et ne voulait pas le savoir, mais dès que l'entrée fut dans son champ de vision, il s'arma de courage devant ce qui s'annonçait comme une expérience désagréable.

« Je veux juste vérifier s'il y a eu de nouveaux enterrements, dit-elle. Et m'assurer qu'il y a toujours des espaces libres.

— Mais pourquoi ?

— On ne sait jamais à quel moment on aura besoin d'une demeure éternelle pour un être cher.

— Comment peux-tu supporter cet endroit ? demanda-t-il. Il me fait peur, comme s'il sortait tout droit d'un film d'horreur. »

Elle le regarda et éclata de rire. « Je suis tellement plus vieille que toi ! J'imagine que l'intensité de l'espace comprimé sous terre m'impose un certain respect. Et cela me rappelle mon propre enterrement.

— Alors pourquoi entrer là-dedans ?

— Peut-être que je m'efforce de revivre tout cela. De trouver une façon de me débarrasser de ces souvenirs. »

En théorie, il comprenait, mais ses émotions refusaient de suivre. La dernière chose qu'il souhaitait, c'était bien revivre quoi que ce fût de douloureux. Peut-être que, en vieillissant, les gens changeaient. Peut-être qu'ils voulaient affronter les choses qui les effrayaient. Il n'en était pas certain. Par contre, cela ne faisait assurément pas partie de ses projets à lui !

« Michel, pourquoi tu ne vas pas faire un tour ? Tu n'auras qu'à m'attendre à la sortie. »

Sa proposition le soulagea grandement.

Le Columbarium évoquait un peu pour lui une station spatiale, une station qu'il ne lui plaisait pas de visiter sans s'y être préparé mentalement. Karl l'avait initié aux sciences et Michel était depuis plusieurs années un fan de *Star Trek*. Il ne s'amusait plus avec ce jouet, bien sûr, mais il conservait toujours précieusement le phaseur que Karl lui avait acheté lorsqu'il était enfant. À l'époque, il l'avait donné à sa mère lors d'un rituel au cours duquel tous les autres lui avaient présenté, eux aussi, une offrande. Par la suite, elle lui avait dit qu'elle désirait le lui prêter – un prêt à long terme – et il l'avait accroché au mur de sa chambre.

Il associait mentalement le Columbarium à L2 – le point Lagrange 2, là où l'on pourrait construire un jour une station orbitale. Structure à deux niveaux, l'édifice était bâti à flanc de colline, afin, soutenait Chloé, de tirer le meilleur parti de l'espace disponible. La forme en était plutôt sommaire : deux rectangles d'égales dimensions se rejoignaient pour former un L. À la jonction des deux sections, de même qu'à l'extrémité où se trouvait la sortie, il y avait un espace circulaire. Michel avait eu l'occasion d'examiner un plan de l'intérieur de la construction et il se la représentait depuis comme deux clés disposées à angle droit. Cette image lui convenait du fait surtout que six couloirs peu profonds venaient denteler, des deux côtés, chacun des corridors. Il se demandait si l'architecte ne s'était pas un peu amusé à pousser l'image : voilà les deux clés qui ouvrent les portes du paradis !

Encastré dans une gigantesque butte gazonnée, le Columbarium couvrait l'équivalent de quelques pâtés de maisons. Tout ce qu'on en apercevait de l'extérieur, c'étaient l'entrée et la sortie, douze petites fenêtres sur un des côtés et, dans le sol au-dessus des sections circulaires de l'édifice, deux lucarnes faîtières. En

pleine nuit, alors que ses pâles lumières jaunes allumées en permanence transperçaient seules l'obscurité profonde, la construction évoquait encore davantage une station spatiale. Une station orbitale surplombant l'enfer, considéra Michel, en alimentant sa haine à l'égard de l'endroit.

Selon son habitude, Chloé resterait sans doute un bon moment à l'intérieur. S'il la suivait, il ne se sentirait pas bien un seul instant.

« OK, dit-il précipitamment. Je te rejoins à l'autre bout.

— Parfait. » Elle l'embrassa sur la joue.

Chloé bifurqua en direction de la porte d'entrée. C'était fermé, bien sûr, mais elle se servit des clés qu'elle avait fabriquées afin d'avoir accès à sa guise au Columbarium. Michel tourna les talons et fila en direction des anciens caveaux qui s'alignaient en amont du sentier.

Ces vieux caveaux étaient aussi fascinants que ceux qu'ils venaient de visiter. Il pouvait aller de l'un à l'autre sans avoir à emprunter les marches, comme un facteur qui se contente de sauter par-dessus les clôtures des jardins pour passer de porte en porte. La plupart des portes étaient pleines, mais quelques-unes présentaient des ouvertures par lesquelles il distinguait toute une variété de cercueils. L'odeur de moisi l'intriguait. Une plaque fixée à l'extérieur de l'un des caveaux désignait un couple marié, Natasha-Louise et Jacques-François. Tous deux étaient morts jeunes. Michel se demanda à quoi cela ressemblerait, avoir des rapports sexuels dans un tel lieu. Le couple qu'il avait aperçu plus tôt avait sans doute déjà fait l'amour dans un caveau. Tordu. Il en vint rapidement à se demander comment c'était, caveau ou pas, d'avoir une relation sexuelle ! Sauf avec lui-même, évidemment.

Il avait rencontré une fille récemment, devant un cinéma. Il était en compagnie de Gerlinde et de Karl

quand il l'avait remarquée, entourée de trois amies. Elle avait les cheveux courts, hérissés, et de ses mèches bleu pâle saillaient des rallonges noires qui donnaient à sa tête l'apparence d'une araignée, et ça, c'était cool. L'anneau qu'elle portait à la lèvre inférieure lui paraissait singulièrement sexy et il s'était demandé quel effet ça faisait d'embrasser une personne à la lèvre percée.

Elle avait levé vers lui ses yeux en amande, soulignés par une ligne de khôl noir. Le regard pétillant, elle avait souri. Michel s'était senti embarrassé. Les femmes mortelles le mettaient toujours mal à l'aise. Pourtant, il devinait qu'elles le trouvaient très attirant. Cela résidait dans sa nature, bien sûr.

Ne sachant comment réagir, il lui avait rendu son sourire.

« Y paraît que c'est un bon film », avait-elle enchaîné.

Il s'était senti complètement stupide avec son sourire accroché aux lèvres. Il ignorait d'ailleurs ce qui le figeait à ce point.

Gerlinde avait choisi ce moment pour se retourner. La bouche ouverte, sur le point de parler, elle l'avait immédiatement refermée et s'était mise à regarder ailleurs. Il lui en avait été reconnaissant. Il trouvait Gerlinde plutôt amusante, en général, mais il n'aurait pas du tout apprécié à cet instant les remarques spirituelles dont elle avait le secret.

« Je... j'ai vu le premier, avait-il marmonné.

— Moi aussi. »

Bon, et maintenant quoi ?

« Les blousons de cuir étaient super !

— Oh oui ! Pas mal *sharp*, ça, c'est sûr ! » Comme plusieurs habitants de Montréal, elle s'exprimait dans un français métissé d'anglais.

« Je détesterais pas en avoir un.

— Moi non plus ! »

Eh bien, ils avaient tous les deux envie de posséder un blouson comme dans le film. Ils avaient quelque chose en commun. Mais les gens dans la queue devant eux avaient alors recommencé à avancer et elle avait reporté son attention sur ses amies, laissant Michel suivre le mouvement derrière Karl et Gerlinde. Une fois à l'intérieur, sous la conduite de Karl, ils avaient pris place à peu près au milieu de la salle. La fille s'était assise avec ses amies à proximité de l'écran. À un certain moment, elle avait pivoté sur son siège pour balayer la foule du regard, comme si elle cherchait un visage familier. Leurs regards s'étaient croisés. Elle avait souri de nouveau, en lui envoyant la main. À peine avait-il eu le temps d'esquisser un salut qu'elle s'était déjà retournée.

Il avait passé toute la durée du film à fixer sa nuque. Entre les fréquents éclats de rire du petit groupe d'amies, elle mangeait du pop-corn, buvait un Coca-Cola à la paille, se grattait le nez. Il aimait sa façon de se pencher pour chuchoter quelque chose à l'oreille de sa voisine. Il aimait voir ses longues mèches artificielles onduler comme des queues de serpents. En fait, ses moindres gestes, si simples, si ordinaires, lui paraissaient captivants. À la fin du film – dont il avait raté la majeure partie tant il était occupé à s'inventer des scénarios compliqués et à soupeser ce qu'il devait faire ou ne pas faire –, sa décision était prise : il allait lui demander son numéro de téléphone.

Il avait planté là Gerlinde et Karl en disant qu'il les rejoindrait à la sortie et il avait suivi les quatre filles qui se dirigeaient vers une issue secondaire. Il les avait rattrapées comme elles franchissaient le seuil en riant.

Soudain, il s'était senti nerveux. Quelle idée ridicule ! Comment arriverait-il à lui demander son numéro ?

Elle ne le connaissait même pas, alors bien sûr elle allait refuser, non sans l'avoir pris pour un dégénéré ou quelque chose du genre.

Il les avait dépassées, sans trop s'éloigner, puis il s'était arrêté, le regard en avant, en se disant qu'il aurait bien aimé s'allumer une cigarette – ou, du moins, être en mesure d'en faire le geste – à ce moment précis.

Il avait peur de se retourner. Peur de passer inaperçu. D'avoir déjà été oublié. Ou, pire, d'être vu mais délibérément ignoré. Elle allait se détourner et révéler la vérité toute nue sur les chimères qu'il s'était créées pendant quatre-vingt-dix minutes : elle avait simplement essayé d'être gentille, comme elle l'aurait fait avec n'importe qui. Elle ne s'intéressait pas particulièrement à lui. Il s'était fait des idées. Il avait vu une attirance là où il n'y avait rien. Comme ce rejet lui serait humiliant ! Et embarrassant !

C'est à ce moment qu'elle et ses amies étaient passées devant lui. Elle avait tourné la tête pour lui dire en souriant : « Alors, t'as aimé le film ? »

— Oui, c'était cool.

— C'était pas aussi bon que le premier.

— Non, je pense que non. »

Ses amies s'étaient arrêtées elles aussi et bavardaient entre elles en ricanant un peu et en jetant des regards mystérieux vers lui. Il se sentait idiot, comme un chien dans un jeu de quilles. Comment parviendrait-il à lui dire qu'il voulait son numéro de téléphone ?

« On s'en va prendre un café. T'as envie de venir ? »

Il aurait aimé les suivre. Mais il avait laissé Karl et Gerlinde de l'autre côté. Et puis, il n'avait pas encore mangé, et cela risquait d'attirer l'attention sur des choses qui ne devraient entrer en jeu, et... « Bien sûr. Il faut juste que je prévienne mes amis. Vous me dites où vous allez et je vous rejoins.

— Tu peux bien les emmener, eux aussi. »

La dernière chose qu'il voulait était d'inclure Karl et Gerlinde dans son rendez-vous amoureux, lequel, de toute évidence, n'en était même pas un. « Oh, je crois qu'ils doivent rentrer. Ils sont plus vieux... »

— OK. On sait pas où on va, alors on va t'attendre ici.

— D'accord, avait-il dit en s'éloignant au pas de course. Je reviens dans une minute. »

Tandis qu'il regagnait l'entrée du cinéma, il avait jeté un dernier regard. Ses amies faisaient cercle autour d'elle, comme si elles venaient aux nouvelles.

« On n'entre pas par cette porte », l'avait averti un placeur.

« Euh, j'étais dans la salle. Je viens juste de voir le film et mes amis m'attendent à l'entrée principale... »

— Fais le tour », s'obstina l'employé, un jeune homme boutonneux visiblement fier de sa nouvelle autorité.

Michel détestait utiliser ce recours, mais il avait employé ses pouvoirs hypnotiques pour semer un germe de bonne volonté dans l'esprit du placeur. Quelques secondes plus tard, il se ruait dans l'allée du cinéma déserté, au milieu des autres employés qui ramassaient les cartons de pop-corn, les verres de plastique et les emballages de bonbons abandonnés par les clients.

Karl et Gerlinde, étroitement enlacés, s'embrassaient passionnément sous le regard des gens. Non que cela le dérangerait, mais, enfin, même s'ils avaient l'allure d'un couple dans la vingtaine, ils n'étaient plus tout à fait jeunes. De plus, ils étaient ensemble depuis tellement longtemps. Pourquoi alors n'attendaient-ils pas de se retrouver dans l'intimité de leur chambre pour faire ces choses ? Michel se réprimandait intérieurement de laisser surgir de telles pensées. En général, il les trouvait charmants. Adorables. S'il rencontrait un jour

quelqu'un à aimer, il espérait former alors un couple aussi attentionné et amoureux après autant d'années. Cependant, il existait tellement de gens attirants. Il avait du mal à s'imaginer avec la même personne des décennies durant.

« Salut, les copains, avait-il dit, interrompant leur tête-à-tête².

— Hé ! Où est la fille ? avait demandé Gerlinde en allant comme d'habitude droit au but.

— Elle est de l'autre côté. Elle veut aller prendre un café.

— Magnifique. C'est toujours agréable de boire de nouvelles personnes, avait-elle rétorqué. Oh, est-ce que j'ai dit "boire", moi ? Je voulais dire "voir".

— Eh ben, je me disais que vous deux, vous aimeriez qu'on vous laisse un peu seuls.

— Pas vraiment, avait répondu Gerlinde. Ça fait trois nuits de suite que nous sommes seuls. Une de plus, et Karl va m'enfoncer un pieu dans le cœur.

— Ça m'étonnerait, s'était esclaffé Karl. Mais je crois que Michel voudra peut-être un peu d'intimité avec elle.

— Oh ! » Gerlinde venait soudain de comprendre. « Eh bien, assure-toi simplement d'être rentré avant minuit.

— Il est déjà minuit et demie, avait rappelé Michel à la femme qui, à certains moments de sa vie où sa mère était absente, avait affectueusement remplacé celle-ci auprès de lui.

— Je voulais dire avant minuit demain. Au premier coup d'aile de la chauve-souris. Salut, mon grand. »

Elle l'avait embrassé sur la joue, tandis que Karl lui tapotait le bras. Puis, ils étaient partis.

Michel avait tenté de repasser par l'intérieur du cinéma, mais la foule amassée dans l'entrée l'en avait

² NDT : En français dans le texte.

découragé. Il avait donc contourné le pâté de maisons au pas de course, arrivant juste à temps pour apercevoir la fille et ses amies au coin de la rue, en compagnie d'autres personnes. Il les avait rejointes comme elles allaient traverser.

« Nous pensions que tu ne venais plus, dit-elle.

— Je t'avais dit que je reviendrais tout de suite. » Sa voix était plus dure qu'il ne le voulait, mais il avait été effrayé de la voir partir déjà alors qu'il n'avait été absent que quelques minutes. Soudain, il avait réalisé que la situation n'était plus la même. Aux quatre personnes de sexe féminin s'étaient ajoutées quatre personnes de sexe masculin. La fille qu'il avait poursuivie jusque-là, celle qui, avait-il cru, s'intéressait à lui, tenait l'un des types par le bras. N'y comprenant plus rien, il n'avait plus voulu qu'une chose : s'enfuir.

« Euh, écoute », avait-il dit en tentant d'attirer son attention. Elle s'était retournée et lui avait souri, de ce même sourire éclatant, mais en restant accrochée au bras du garçon. « En fait, je suis revenu te dire que ça ne pourra pas aller. Peut-être une autre fois, d'accord ?

— Pas de problème. Une autre fois. Bye. » Et elle s'était détournée.

De l'autre côté de la rue, il s'était séparé du groupe et les avait regardés s'éloigner. Manifestement, ils se connaissaient tous très bien. Si elle avait un petit ami, pourquoi l'avait-elle dragué ? Ou s'était-il fait des idées ? Peut-être avait-il mal interprété la situation. Peut-être qu'elle se montrait simplement amicale. Peut-être que le type était son frère ou quelque chose du genre. Ou juste un ami.

Qu'importe, il avait le cœur gros. Il ne savait que penser de tout cela, comment aller de l'avant. Durant des heures, il avait erré dans les rues sous la pluie. À la fin, rien n'était encore clair dans son esprit. Il avait attendu les premiers rayons du soleil, à l'horizon,

avant de rentrer chez lui. La dernière chose qu'il souhaitait, c'était de se retrouver en présence de Karl ou de Gerlinde, de sa mère ou de son père, et qu'ils essaient de lui soutirer des révélations à propos de cette fille.

Le dernier caveau surgit à un détour du sentier, coupé des autres. Michel regarda par la grille. Ce caveau était réservé à des religieuses. À l'intérieur, il n'y avait que de modestes cercueils en bois sombre, reposant tranquillement les uns sur les autres. Rien de spectaculaire.

Il avait pris tout son temps, afin de donner à Chloé toute la liberté dont elle avait besoin pour plonger dans l'environnement morbide auquel elle aspirait. Il marcha encore un peu, jusqu'à ce qu'il aperçût la sortie, mais elle n'avait pas encore émergé de l'édifice. Au-dessus de sa tête, le ciel commençait à perdre un peu de sa noirceur. Sa montre indiquait que le soleil se lèverait dans une heure. Ils n'étaient pas très loin de la maison. Ils auraient tout leur temps pour rentrer.

Il alla vers la porte et attendit dehors. Même jeter un simple coup d'œil à l'intérieur le troublait. C'était comme si quelque présence malveillante régnait dans ce tunnel moderne et aseptisé. Comment pouvait-il regarder à l'intérieur des caveaux sans ressentir de répulsion, jusqu'à même s'attarder aux ossements que laissaient dépasser les cercueils éventrés, et tout à la fois demeurer pétrifié à l'idée de traverser ces corridors ?

Il grimpa en haut de la butte. Dans la pénombre, la faible lumière qui émanait des lucarnes l'attira. Il se pencha vers celle qui était située le plus près de la sortie. Rien à voir. Il alla vers la seconde lucarne et en fit le tour, jetant un coup d'œil à l'intérieur. Il parvenait à voir les deux niveaux à la fois, la rampe qui courait le long des deux passerelles et la hideuse sculpture

métallique qui partait du niveau inférieur et s'arrêtait à deux doigts de la lucarne. Il aperçut également un oiseau qui voletait tout près, pratiquement contre la paroi de verre, à la recherche d'une sortie qu'il ne trouverait pas. En l'observant plus attentivement, il constata qu'il ne s'agissait pas d'un oiseau mais d'une petite chauve-souris. Instinctivement, il eut envie de se porter à sa rescousse, mais pour ce faire, il devrait entrer dans le Columbarium, et cela, il s'y refusait.

Enfin, il retourna vers la sortie et attendit. Chloé lui avait appris que cet endroit ne s'appelait pas par hasard le Columbarium et que ce mot désignait l'endroit où s'abritent les pigeons voyageurs. À l'intérieur, on trouvait de petites boîtes contenant les cendres des défunts, mais la majeure partie de l'édifice, un mausolée, était destinée à accueillir les cadavres. Officiellement, l'endroit était donc à la fois un mausolée et un columbarium, mais, pour une raison qui lui restait obscure, tout le monde se contentait d'appeler ce lieu le Columbarium. Chloé, qui portait sur toute chose un regard empreint d'une spiritualité particulière, affirmait que les âmes étaient en quelque sorte conservées dans cet endroit jusqu'à la résurrection, et qu'elles rentreraient ensuite chez elles comme des oiseaux regagnant le nid. Là était l'essence de toutes les croyances chrétiennes.

Il examina les arbres les plus jeunes plantés dans cette partie du cimetière, afin de vérifier comment ils avaient survécu aux tempêtes de verglas de l'hiver précédent. Il traça des images dans la terre, feignant de graver des hiéroglyphes, s'imaginant que quelqu'un les remarquerait le lendemain et s'interrogerait sur leur provenance et leur signification. Mais finalement, lorsqu'il regarda sa montre de nouveau, il se rendit compte qu'une autre demi-heure avait passé – Chloé était à l'intérieur depuis quatre-vingt-dix minutes. Elle

avait probablement perdu la notion du temps. Elle pouvait supporter de se retrouver dehors juste avant l'aurore, mais cela la laisserait tout de même épuisée pendant plusieurs jours. Estimant que ce n'était pas là son souhait, il eut le sentiment qu'il devait aller la chercher. Malheureusement, cela signifiait qu'il devait pénétrer dans le Columbarium.

Non sans pousser un soupir agacé, il ouvrit la porte, celle de la sortie, en se servant d'un des passe-partout accroché à l'anneau que chacun d'entre eux portait en permanence. Aussitôt qu'il tira sur la poignée, il sentit que quelque chose n'allait pas. Cependant, il n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. Toutes ses facultés étaient concentrées sur l'intense odeur de liquide d'embaumement qui régnait dans l'édifice et qui, à tout coup, avait raison de lui. Cette fois, c'était pire que jamais.

« Chloé ? » Sa voix, résonnant à ses propres oreilles, lui parut hésitante. Il répéta son nom à quelques reprises, mais il n'obtint aucune réponse. Il n'y échapperait pas. À contrecœur, il pénétra dans cette maison souterraine où la mort immaculée trouvait son foyer.

CHAPITRE 2

Aussitôt que les portes intérieures se furent refermées derrière Michel, l'air se resserra autour de lui. C'était comme se retrouver dans un sac en plastique géant à l'intérieur d'un réfrigérateur. Chaque molécule se figeait, passant de l'état gazeux ou liquide à l'état solide. Du moins, c'était ce qu'il ressentait. Il n'arrivait pas à respirer. Pourtant il y parvint. Et ce qu'il inhala lui donna un haut-le-cœur : une écrasante odeur de liquide d'embaumement dominant celle de la chair en putréfaction.

« Chloé ? » appela-t-il. Silence. Son esprit, en proie à la panique, se mit en veilleuse afin de laisser ses automatismes prendre la relève. Ton corps agit comme il l'entend de toute façon, songea-t-il, ne lui rend pas les choses plus difficiles. Mais il tenta aussitôt de se ressaisir. C'est ridicule ! Cet endroit n'est rien d'autre qu'un entrepôt pour de la matière inerte !

Comptant sur sa seule volonté, et même si les éléments semblaient se liguer contre lui pour le retenir, il avança d'une dizaine de pas.

Il jeta alors un regard vers la gauche et constata qu'une douzaine de mètres le séparaient de l'extrémité circulaire. À sa droite, le corridor s'étendait sur toute sa longueur, flanqué de six passages, ou six branches, de chaque côté.

Il était déjà venu ici – trop souvent, lui semblait-il maintenant – et il savait que ce corridor possédait deux niveaux. Il pivota vers la droite et se contraignit à parcourir le niveau inférieur, en ayant toutefois l'impression de marcher au ralenti ou d'avancer dans une substance épaisse qui gênait le mouvement de ses membres.

De chaque côté de lui s'élevaient de hauts murs entièrement constitués de carrés en marbre pareils à des tiroirs et assez grands pour accueillir un cercueil – telle était d'ailleurs leur fonction. Un horrible cône en marbre vert renfermant une ampoule à faible rayonnement « décorait » chaque dalle. La plupart des veilleuses étaient allumées. Il y a de la lumière, songea-t-il, il doit y avoir quelqu'un. Et cela lui donna la chair de poule.

Les « tiroirs », comme il les appelait malgré l'absence de poignées, portaient des noms et des dates. S'ajoutaient parfois des photographies – autant d'yeux vitreux, en deux dimensions, qui le fixaient tandis qu'il marchait. Les photos qui le troublaient le plus étaient ces portraits en noir et blanc, à gros grain et à l'image un peu diffuse : la personne qui posait avait l'air d'un fantôme.

L'éclairage était tamisé à l'extrême. Il n'avait jamais mis les pieds dans un salon funéraire, mais il présuma que cela visait à créer une meilleure ambiance de recueillement. Dans son cas, cela nourrissait surtout sa terreur. Il ne comprenait absolument pas pourquoi il avait peur du Columbarium : il était effrayé, et ce constat lui suffisait plus qu'amplement.

Chaque fois qu'il atteignait un embranchement, Michel regardait à gauche, puis à droite. Ces plus petits couloirs faisaient environ trois mètres de long. Ceux qui menaient à une fenêtre ouverte vers l'extérieur offraient des murs lisses. Mais ceux qui s'enfonçaient

vers l'intérieur de la colline présentaient des indentations des deux côtés à l'endroit où le couloir rencontrait le mur du fond. Quelqu'un pourrait très bien se cacher là, spécula-t-il, en se demandant l'instant d'après ce qui ne tournait pas rond chez lui. C'était *lui* la créature surnaturelle. Celui qui possédait une force hors du commun. Celui que les mortels craignaient. Il avait l'avantage, alors pourquoi frissonnait-il de la sorte ?

Comme pour se calmer les esprits, il pressa un peu le pas et parvint bientôt à la section circulaire qui servait de jonction. L'escalier menant au niveau supérieur se trouvait à sa droite, près de l'angle formé par les deux couloirs. Il avait encore tout cet autre niveau à explorer, alors il devait monter à présent. Juste avant de pénétrer dans la cage d'escalier, il alla jusqu'au milieu du cercle et leva les yeux vers la lucarne. La chauve-souris était toujours là, captive. Dieu merci, elle a un sonar, pensa-t-il. La pauvre créature voletait dans tous les sens de manière hystérique. Chaque fois qu'elle se heurtait à un des côtés de la lucarne octogonale, elle repartait dans une autre direction, inlassablement, cherchant désespérément à s'échapper. Michel savait comment elle se sentait. Il se dit qu'une fois arrivé au niveau supérieur il pourrait essayer de la libérer, même si la lucarne semblait pratiquement hors d'atteinte.

Soudain, comme si un éclair lui avait traversé le cerveau, il songea que Chloé se trouvait sans doute dehors. Il n'arrivait pas à sentir sa présence dans l'édifice et elle n'avait pas répondu à ses appels. Donc, elle avait dû utiliser l'entrée au moment où lui-même pénétrait dans l'édifice par la sortie. C'était l'explication la plus vraisemblable et il se jugea idiot de ne pas y avoir pensé plus tôt.

Il rebroussa chemin vers la sortie et émergea à l'air libre. La nuit fraîche et tonifiante jaillit à sa rencontre

comme une douche de lucidité et il constata à quel point il avait été affolé. Et oppressé. L'odeur du liquide ayant servi à embaumer les corps persistait dans ses narines. Il le sentait même une fois dehors – c'était dégoûtant ! Il savoura durant un instant la liberté du cimetière et en profita pour se dégager le nez. Il se rendit compte alors qu'il ne percevait pas, là non plus, la présence de Chloé. « Chloé ? » appela-t-il. Il pouvait presque palper le son de sa voix dans l'air.

Pendant une fraction de seconde, il eut le sentiment qu'il y avait quelqu'un, quelque part... Mais non, à présent qu'il se concentrait, il ne sentait rien, juste un relent de liquide d'embaumement. Compte tenu de l'état d'agitation dans lequel il se trouvait, il ne fallait pas s'en étonner. Pourquoi donc était-il si nerveux ? Il ne pouvait que s'interroger sur sa réaction excessive à cette tombe collective, car c'était bien de cela qu'il s'agissait. Des canaux de marbre, cette horrible odeur et, juste en dessous de celle-ci, essayant de se frayer un chemin, la puanteur de la chair en décomposition. À cela, il fallait ajouter tout ce que Chloé avait raconté, sa façon macabre de considérer le Columbarium. Cette vision avait sans aucun doute nourri les peurs qu'il éprouvait déjà.

Une lueur pointait à l'est dans le ciel. Michel supportait assez bien la lumière du jour. Au moins, il pourrait bientôt rentrer à la maison et oublier toute cette histoire. Il n'aurait pas à rester étendu sur son lit à se demander si sa tante n'était pas prise au piège quelque part. Chloé ne pouvait pas survivre à l'extérieur pendant le jour. Tout au plus parvenait-elle à rester éveillée si elle était complètement à l'abri de la lumière naturelle. Elle devait donc être partie. Et pourtant, cela ne lui ressemblait pas. Comment expliquer sa disparition, alors ? Il ne sentait pas sa présence. Il perdait son temps. Il la retrouverait à la maison.

Endormie. Peut-être s'était-elle rappelé une chose urgente qu'elle devait faire et n'avait pas eu le temps de le retrouver. Ce devait être ça.

Cependant, peu importe la façon dont il rationalisait la situation, il se savait d'une nature trop opiniâtre pour abandonner ses recherches avant d'avoir fouillé tous les recoins de cet édifice hideux. En outre, il se faisait maintenant un point d'honneur d'arriver à traverser le foutu Columbarium et de se prouver qu'il en était capable. Il était trop facile de se chercher des excuses qui l'empêcheraient d'aller jusqu'au bout.

Il rouvrit la porte de sortie et y passa la tête. Non, elle n'était pas là non plus. Il cria malgré tout son nom, juste au cas.

À contrecœur, il franchit le seuil et les portes se refermèrent sur lui. Il s'immobilisa. Rien non plus dans l'édifice, seulement ce pauvre volatile, sans doute une chauve-souris frugivore. Et pourtant, ce sentiment de... comment dire?... D'intangibilité éthérée?... Ouais, ça résume bien les choses, considéra-t-il – le genre d'explication qui convient parfaitement à un malade mental, oui !

D'accord, enterrons cette histoire, se dit-il. Et un rire nerveux sortit en saccade de sa gorge. Enterrer cette histoire ! Quel humour noir !

Chloé était *peut-être* rentrée. Mais cela ne lui ressemblait guère. Elle ne serait pas partie sans le prévenir. Elle avait bien dit qu'ils se verraient à la sortie, et ce n'était pas son genre de ne pas être au rendez-vous lorsqu'elle avait dit qu'elle y serait. Même avec le soleil qui menaçait à l'horizon. Tout au moins, elle lui aurait laissé un mot. Enfin, pas vraiment un mot, mais une trace quelconque qu'il aurait repérée et comprise. D'ailleurs, il n'avait pas flâné si longtemps du côté des caveaux. Et il aurait senti sa présence si elle était sortie. Et elle, percevant la sienne, l'aurait

rejoint. Il ne se trouvait pas si loin de la sortie, après tout.

Cependant, au-delà de toutes ses pensées tourmentées, il savait que quelque chose n'allait pas. Son intuition le lui disait, et ses deux parents avaient bien veillé à lui enseigner que suivre son intuition lui sauverait peut-être la vie un jour.

D'accord, songea-t-il, elle n'est pas dehors, elle n'est pas dedans. Mais il ne pouvait regagner la maison avant d'avoir fouillé l'édifice en entier, d'abord sous la terre, puis tout autour de la structure, à l'extérieur. Si ces recherches se révélaient infructueuses, il y aurait ensuite l'autre mausolée, qui se dressait de l'autre côté du chemin. Plus vieux et plus petit que le Columbarium, il lui ressemblait néanmoins. Michel voulait éviter d'y songer. Il détestait sa tendance naturellement compulsive à aller au fond des choses, mais il était ainsi fait. Et il voulait seulement en avoir le cœur net.

Une fois encore, l'odeur du liquide d'embaumement le prit à la gorge. Peut-être un des corps s'était-il ouvert et y avait-il une fuite. Ou de nouvelles recrues empuantissaient l'air. Cependant, tout comme son père, Michel était particulièrement sensible aux odeurs. Ceux de son espèce pouvaient déceler l'odeur d'une rose à trois pâtés de maison. Mais un relent aussi intense, alors qu'il se trouvait captif dans cet espace confiné et stagnant... c'était intolérable.

Intolérable ou non, il gravit les marches situées immédiatement sur sa gauche, tout près de l'extrémité circulaire. La cage d'escalier en béton était étroite, froide, étouffante. Si quelqu'un ou quelque chose se terrait là... Et si on revenait à la réalité, s'admonestait-il.

Il aboutit au niveau supérieur, presque soulagé. Au moins, ici, les deux corridors communiquaient entre eux, alors il n'aurait qu'à les traverser d'une traite,

jusqu'à la porte d'entrée. Malheureusement, il lui faudrait inspecter au passage ces foutus couloirs secondaires !

Il appela son nom tout en avançant, cherchant désespérément à rompre l'effet inquiétant que le Columbarium avait sur lui, guettant une réponse qui ne vint pas. À intervalles réguliers, lorsqu'il croisait les couloirs secondaires aboutissant à une fenêtre, il y jetait un coup d'œil expectatif, attentif au moindre signe de sa présence. Mais à l'extérieur le cimetière demeurait immobile, éclairé seulement par une lune à moitié cachée derrière les nuages. Un silence de mort, se disait-il. Puis, il se contraignait à regagner le grand corridor et à continuer de progresser dans ce décor angoissant. En ces lieux où le liquide d'embaumement imprégnait chaque parcelle d'air, où la froide humidité plaquait Michel au sol, où l'étrange éclairage rendait toute chose artificielle et créait des ombres fantasmagoriques, on aurait dit que les morts s'apprêtaient à renaître à la vie. Il avait vu cela dans tant de films d'horreur. On se retournait et il y en avait un, l'esprit vidé, en deçà d'un humain, assis dans son tiroir ouvert, et il vous regardait avec une seule pensée en tête, une seule passion consumante. Et derrière ce cadavre, il y en aurait un autre, et un autre encore.

Wow ! s'exclama-t-il intérieurement. C'est ainsi que nous percevons les mortels. Peut-être était-ce justement son côté mortel qui suscitait en lui d'aussi étranges pensées. Ce serait l'endroit rêvé pour une fête d'Halloween, songea-t-il soudain, et cette pensée légère lui remonta le moral.

Mais presque aussitôt il fut baigné d'une sueur froide qui lui coula dans le dos et derrière les genoux, plaquant son T-shirt et son pantalon sur son corps. « Bon, voilà que tu te fais peur toi-même ! » murmura-t-il en feignant une assurance qu'il ne possédait pas,

comme si un autre s'adressait à lui. Comme s'il pouvait tromper sa conscience et se convaincre qu'il n'était pas vraiment seul. Ni vraiment effrayé.

Il avait beau faire un pas, puis un autre, le corridor s'étirait sans fin. Et sans surprise. Il savait que sa tante n'était pas là, mais il devait d'une façon ou d'une autre traverser cet espace générateur de claustrophobie jusqu'à la jonction circulaire. Longer donc les dizaines de tiroirs alignés dans les murs et qui contenaient les corps pourrissants. Inhaler cette odeur atroce. Il jeta un regard par-dessus son épaule tout en se trouvant complètement ridicule.

Et les embranchements ! Chaque fois il s'attendait presque à se retrouver face à face avec un zombie sorti tout droit d'un film de Romero, le regard vide, la chair putride, en lambeaux. Et chaque fois il s'armait à nouveau de courage et se redressait, blindé. Il devait aller au bout de chacun des couloirs secondaires parce que, tout au fond, près du mur, il y avait ces stupides indentations de la taille d'un corps humain et où n'importe qui pouvait se tapir...

Il retourna au centre du corridor principal et continua de le suivre, s'efforçant de ne pas se laisser intimider par les tiroirs remplis de cadavres, qui s'empilaient jusqu'au plafond. Mais la hauteur des murs lui donnait le vertige et, il en avait conscience, rendait le passage plus étroit qu'il ne l'était en réalité. Qui donc, se demanda-t-il, a eu cette idée bizarre d'entasser les morts dans des tiroirs pour leur dernier repos ? Un peu comme les tiroirs qu'il avait remarqués dans les scènes d'autopsie, au cinéma ou à la télévision. Sauf que, ici, les tiroirs n'étaient pas en acier mais en marbre, ce qui les rendait moins aseptisés et plus dérangeants.

La moquette assourdissait le bruit de ses bottes, alors il avançait en silence. Ce corridor s'étirait sans fin devant lui. Il savait qu'il n'y avait rien dans l'autre

corridor, celui qui menait à l'entrée, à part un banc minuscule et étrange, recouvert d'un tissu à motifs d'anges et de chérubins. Tout cela le faisait suffoquer. C'est tellement idiot ! soupira-t-il. Chloé n'est pas ici. Tu ne peux pas sentir sa présence. Ce qui signifie qu'elle est déjà partie et t'attend probablement à l'extérieur. Il savait que c'était la part humaine en lui qui le poussait à répéter son nom sans arrêt. Et presque en criant. Ses capacités sensorielles auraient suffi. S'il y a effectivement quelque chose à détecter, précisait-il pour lui-même. Tout ce qu'il arrivait à sentir en ces lieux, c'étaient les murs en train de se refermer sur lui et l'odeur du liquide d'embaumement qui lui faisait presque tourner la tête. Mais il avait besoin de se rassurer, même s'il lui répugnait d'en être là. Les sonorités de son nom l'aidaient à continuer.

Le Columbarium n'était pas si grand, et il mettait longtemps à en faire le tour. Tout lui paraissait si irréel dans ce caveau qui réunissait, inhumés en un même lieu suffocant, des centaines de morts.

Enfin, il parvint à l'intersection circulaire qui menait au second corridor. Il s'arrêta pour regarder par les petites portes vitrées derrière lesquelles étaient posées des urnes et des boîtes contenant des cendres. Encore des photos, les noms des défunts. Il se rappela un film qu'il avait vu. L'histoire se déroulait dans les années trente, une cafétéria automatique tenait lieu de restaurant. Vous insériez des pièces dans la fente, vous ouvriez les portes vitrées et vous preniez votre nourriture. Quelle façon hideuse de quitter ce monde, songea-t-il. Incinéré, puis entreposé dans un *automat* durant quatre-vingt-dix-neuf ans ou à perpétuité, selon la somme que vos proches acceptent de payer.

Un son le fit tressaillir. Il eut le souffle coupé. Au-dessus de sa tête, la chauve-souris, affolée, poussait de petits cris. Elle voletait vers la lucarne, puis redescendait,

remontait de nouveau, puis piquait encore du nez... Michel évalua que, même s'il parvenait à trouver son équilibre sur la rampe circulaire, il n'arriverait probablement pas à atteindre la pauvre bête. Toutefois, sa lutte désespérée l'attendrit et il se dit qu'il devait essayer.

Il ne lui fut pas difficile de grimper sur la rampe. D'ailleurs, même s'il tombait, ce ne serait que d'un étage, et sur une moquette. Bien sûr, il y avait aussi, érigée au niveau inférieur mais touchant presque la lucarne, l'affreuse structure métallique représentant des gens qui flottaient dans les airs – des âmes montant vers le ciel, tenta-t-il d'interpréter. S'il s'en tirait avec quelques coupures et quelque bleus, il guérirait aisément.

Une fois hissé sur la lisse rampe métallique, il retrouva sans peine son équilibre. Du moment qu'il ne bougeait pas. La chauve-souris, bien sûr, voletait dans tous les sens, à proximité de la lucarne, là où il ne pouvait l'atteindre. Parfois, elle redescendait, presque à portée de main. Il savait que, s'il était suffisamment patient et demeurait immobile, elle s'aventurerait plus près de lui. Il pourrait alors l'attraper. La bête semblait voler d'est en ouest, et il se demanda si elle ne suivait pas quelque champ magnétique ou encore une ligne géobiologique. Il faudrait qu'il demande à Chloé. Elle s'y connaissait.

S'il se déplaçait un peu sur la rampe et retirait son T-Shirt, il serait dans la position idéale pour attraper la chauve-souris. Probablement pourrait-il même utiliser le vêtement pour d'abord l'étourdir un peu, la retenir ensuite captive dans le tissu et la transporter enfin hors de ce lieu. Du coup, il sortirait lui aussi. Le Columbarium arrivait en tête de liste de tous les endroits sur Terre où il préférerait *ne pas* être. Mais il ne pouvait y abandonner cette pauvre créature, pas

plus qu'il ne pouvait s'attarder dans une atmosphère aussi horrible. David aurait dit que c'était symbolique. Pourquoi pas.

Il passa son T-shirt par-dessus sa tête, puis entreprit d'avancer pas à pas le long de la rampe. La chauve-souris poussait des cris stridents. Énervée par sa présence, elle devint encore plus frénétique. « *Calme-toi, mon petit oiseau de nuit³* », dit-il à l'animal nocturne. Il attendit, la regardant voler. Une fois ou deux, il essaya de balancer sur elle son T-shirt, mais la chauve-souris se trouvait plus loin sur la gauche. « D'accord, dit-il, je peux me déplacer. » Il glissa lentement ses pieds le long de la rampe, en essayant de s'imaginer comment il attraperait la bête, l'apporterait jusqu'à l'entrée, libérerait l'hôte de la nuit dans le ciel obscur, puis s'en irait chez lui. Quelque chose dans cet aboutissement lui paraissait de mauvais augure. Il ne retrouverait pas Chloé. Il partirait en se sentant tout sauf soulagé. Il chancela et peina pour retrouver son équilibre.

Lorsqu'il fut de nouveau stable, il leva les yeux et balança son T-shirt une fois de plus en direction de la chauve-souris. Celle-ci l'évita. Soudain, elle se percha sur la rampe juste en face de lui. La petite bête aux allures de rongeur était maintenant parfaitement immobile. Puis elle tourna la tête et le fixa de son œil globuleux.

Une appréhension saisit Michel. Une appréhension qu'il essaya d'arraisonner. Pourquoi avait-il le sentiment que le fait d'atteindre l'entrée serait non une conclusion, mais plutôt, d'une certaine manière, le début de quelque chose ? Il ne pouvait ignorer cette sensation tandis qu'il se glissait un peu plus vers la gauche, jusqu'à faire face au corridor menant à l'entrée.

³ NDT : En français dans le texte.

À cet instant, la chauve-souris s'envola de nouveau dans les airs, juste au-dessus de sa tête. Elle alla heurter la vitre de la lucarne et reprit ses figures désordonnées. Ses mouvements donnèrent le tournis à Michel. Il se dit qu'il n'avait qu'à projeter son T-shirt vers le haut et à étourdir la chauve-souris pour l'attraper. Comme il songeait à son plan d'attaque, quelque chose attira son regard.

Juste avant de tomber, Michel poussa un hurlement.

Puis, l'instinct l'emporta, et il s'agrippa à la sculpture sur laquelle il avait dégringolé. Sa réaction rapide ralentit sa chute, ce qui lui permit d'atterrir sur ses deux pieds. Il s'en tira avec seulement une déchirure à l'intérieur de l'avant-bras.

Mais il ne se préoccupait guère des blessures faites à son corps. Rapidement, il trouva l'escalier, qu'il grimpa au pas de course. Puis, il franchit la zone circulaire, traversa le corridor en courant et... s'arrêta net.

Il ne comprenait pas ce qu'il avait sous les yeux. Son esprit se ferma complètement. Son corps se verrouilla. Le temps se lyophilisa. Puis, en une fraction de seconde, la réalité le frappa de plein fouet comme une rafale de vent hivernal. Des sueurs glacées lui coulèrent sur tout le corps.

Pas très loin de l'entrée reposait... quoi donc ? Tout ce que son esprit enregistrerait vraiment, c'était le sang. Beaucoup de sang. Maculant de cramoisi les murs et la moquette. L'odeur du liquide d'embaumement le submergea, lui soulevant le cœur et lui faisant presque perdre conscience. Il éprouvait une envie irrépressible de tourner les talons et de s'enfuir à toutes jambes, mais cela voulait dire repasser par les deux corridors où les morts faisaient le guet, n'attendant que le moment propice pour sortir de leurs tombes en béton et l'attaquer, lui, le vivant. C'est dément, se dit-il. C'est *moi*, le

mort-vivant, celui dont tout le monde sur cette planète a peur... Ces pensées, il le savait, n'étaient cependant que des diversions destinées à obnubiler la nature exacte de l'horreur qui s'étalait devant lui.

Au milieu du magma de confusion et de terreur dans lequel il baignait, son esprit finit par enregistrer certains éléments – une amulette ; une mèche de cheveux blancs comme neige ; un œil, si bleu, si familier...

Finalement, son instinct prit le relais. Michel courut vers l'entrée, passa par-dessus... par-dessus... il ne voulait pas y penser, alors même qu'il hurlait « Non ! Non ! » en levant les mains pour conjurer tout le mal susceptible de l'atteindre. Ce qu'il voyait ne pouvait être vrai, et pourtant, il reconnaissait la main, les vêtements... tout.

Il ouvrit la porte d'entrée à toute volée en regardant derrière lui, autour de lui. Quelle créature démente pouvait avoir fait cela ? Est-ce que les morts étaient revenus à la vie ? Le même danger, sans aucun doute, le menaçait.

Il n'arrivait pas à penser rationnellement, il ne pouvait que ressentir les choses, et son instinct de survie gomma tout sauf sa terreur, avec laquelle il fit corps. À l'extérieur, tous les sens en éveil, prêt à capter la moindre manifestation d'un danger, il s'enfuit à toutes jambes.

L'aurore. Le soleil étincelait à l'horizon. Les oiseaux gazouillaient. De petits animaux fouillaient les arbustes, en quête de nourriture. Il ne sentait rien d'autre dans l'aube fraîche, rien d'humain ou de sur-humain. Rien qui eût pu lui infliger cette terreur qu'il ressentait. Rien d'autre que ce qu'il avait vu là-bas, derrière, celle qu'il avait vue...

Il détala, aussi vite qu'il le put, volant presque, comme un pigeon voyageur rentrant au bercail, sûr de sa destination. Il coupa à travers le cimetière, sauta

par-dessus la haute clôture comme s'il était rompu à ce sport, parcourut en courant les rues qui partaient de la montagne et menaient au plateau où se trouvait sa maison. Michel se sentait avancer de plus en plus rapidement, comme s'il était dans une course contre lui-même afin de semer les pensées et les images qui tentaient de prendre forme dans sa tête. Le fait d'être en mouvement l'aidait à garder en respect ce qui demeurerait gravé à jamais dans son esprit : le corps de sa tante réduit en pièces, ses membres disséminés près de l'entrée, la scène baignée du sang qui avait giclé partout.

À la vitesse de l'éclair, il figura un scénario : elle avait déverrouillé la porte, n'avait pas eu le temps de la refermer, n'était pas allée plus loin que l'entrée... Qu'est-ce qui se trouvait là, à guetter son arrivée ? Il revoyait son œil, dur comme une bille de marbre... est-ce que c'était ça, la mort ? N'aurait-elle pas dû redevenir cendres comme le voulait la légende ?

Un frisson le traversa comme une bouffée de chaleur glaciale et il se mit à trembler de manière incontrôlable. Sa maison se dressait devant lui. Il gravit quatre à quatre les marches en pierre. Les mains tremblotantes, il eut peine à dénicher la bonne clé. Il ouvrit enfin la porte. Les autres, c'est-à-dire son père, sa mère, Gerlinde et Karl, dormaient sûrement. Que pouvait-il bien faire ? Il n'en avait pas la moindre idée. Il ne savait à qui s'adresser, ni où trouver du secours. Tout en sachant qu'ils ne lui seraient d'aucune aide pour le moment, il se précipita au sous-sol, vers la chambre de ses parents.

Ils étaient étendus enlacés dans le grand lit art déco. La familiarité rassurante de la scène, leur proximité, leurs corps qui ne faisaient pratiquement qu'un, les cheveux que son père avait aussi noirs que les siens, l'abondante chevelure châtain de sa mère, répandue

sur l'oreiller en satin argent, tout cela lui paraissait si... normal. Son expédition au Columbarium n'était-elle qu'un rêve ? Ce qu'il avait vu là-bas ne pouvait être réel. Comme il espérait avoir tout imaginé !

Sa mère était née à cette nouvelle vie seulement quelques années auparavant, alors elle ne supportait pas l'éveil en plein jour. Son père y parviendrait peut-être. Il cria : « André ! Papa ! Réveille-toi !⁴ J'ai besoin de toi ! » Il secoua la silhouette endormie. Son père bougea de manière imperceptible – sa tête se déplaça d'un ou deux centimètres, il remua légèrement un bras, mais n'ouvrit pas les yeux. Michel comprenait qu'il lui était impossible de reprendre pied dans la réalité. Chloé était la seule dans cette maisonnée à pouvoir demeurer éveillée après le lever du soleil, et elle ne bougerait jamais plus.

Même en sachant cela, Michel voulut en avoir le cœur net et se rendit dans la chambre de Karl et de Gerlinde. Karl dormait seul dans le grand lit métallique aux courbes contemporaines. Gerlinde devait être déjà partie pour l'Autriche, comme elle en avait parlé.

Michel tenta de réveiller Karl, mais avec des résultats encore plus décevants que pour son père.

Puis, par acquit de conscience, espérant contre toute attente avoir été victime de quelque hallucination, il jeta un coup d'œil dans la chambre de Chloé. Elle était vide.

Son cœur battait trop vite, trop fort. Il ne savait que faire, mais il devait agir. Il descendit à la cuisine et s'assit à la table. Il enfouit son visage au creux de ses mains tremblantes, en essayant de remettre ses idées en place, de donner un sens à cette affaire. Il n'était pas en mesure de recoller toutes les pièces du puzzle,

⁴ NDT : En français dans le texte.

mais d'une chose au moins il était sûr : quoi qu'il se fût produit au Columbarium, il ne pouvait pas laisser des mortels mettre la main sur la dépouille de Chloé. Et bien que cette perspective lui répugnât totalement, il savait qu'il devait retourner au cimetière pour récupérer son corps. Il devait faire vite, avant que le monde du jour ne prît la relève, avant l'arrivée matinale des employés du cimetière. Sinon, les gens venus pleurer leurs proches décédés récemment ou depuis longtemps feraient à sa place la macabre découverte et révéleraient à la face du monde l'existence secrète de Chloé, la sienne et celle de tous ceux à qui il tenait.

Il se leva, les jambes flageolantes. Le soleil du matin projetait ses éclats à travers la vitre. D'habitude, cette lumière lui paraissait joyeuse. Pas aujourd'hui. Il y avait encore suffisamment de fibre mortelle en lui pour qu'il se sentît épuisé, mais il n'éprouvait nulle fatigue – ce qui était très bien. Cependant, comme le stress occasionné par toute cette situation devait avoir affaibli ses résistances naturelles, les rayons solaires, qui lui causaient d'habitude un simple picotement cutané, risquaient cette fois de lui causer des lésions.

Dans le vestibule, il revêtit le long ciré australien de son père, un chapeau à larges bords et des lunettes fumées. Il observa dans le miroir le pâle jeune homme mince, affublé de vêtements deux fois trop grands pour lui et effroyablement noirs – noirs comme ceux d'un croque-mort, songea-t-il en jugeant que, en cette journée, tel était effectivement son rôle.

Michel retourna à la cuisine et fouilla dans l'armoire pour y prendre quelques sacs à ordures, mais il décida finalement d'apporter toute la boîte.

Il était ridicule d'utiliser la voiture. Le cimetière serait fermé à la circulation automobile pour encore une heure, mais on ouvrait la barrière aux piétons dès le lever du soleil. De plus, les rues formaient un tel

dédale qu'il mettrait un temps fou à s'y retrouver. Il opta pour la bicyclette. C'était la façon la plus simple d'atteindre l'entrée du chemin de la Côte-des-Neiges. Il parcourrait les rues du voisinage plus rapidement qu'à pied et foncerait au besoin à travers les bois. Ce serait aussi plus commode qu'en voiture, car il pourrait emprunter des chemins de traverse. Sans compter qu'il ne possédait pas encore de permis. Il savait conduire, mais ce n'était pas le moment de risquer de se faire pincer.

Le vélo à dix vitesses fila le long des rues tranquilles de la ville encore largement endormie. Il décida de l'attacher à un support à bicyclettes, devant un café situé juste en face de l'entrée, de l'autre côté de la rue. C'était la meilleure solution – le Columbarium se trouvait tout près de l'entrée principale et il pourrait récupérer le vélo quand il le désirerait.

Lorsqu'il aperçut l'édifice, tous ses nerfs vibrèrent comme les cordes d'un instrument de musique. Il ne pouvait s'arrêter de trembler. Du coin de l'œil, il vit quelque chose bouger. Il constata finalement avec horreur qu'un des gardiens du cimetière se dirigeait vers le Columbarium. L'homme était vieux et il marchait lentement. Plutôt que de piquer directement à travers l'étendue d'herbe luxuriante, il suivait le sentier qui décrivait une grande courbe près du bâtiment. Peut-être n'aime-t-il pas cet endroit lui non plus, spécula Michel.

À une centaine de mètres de la porte d'entrée, derrière laquelle reposait le corps de Chloé, l'homme s'arrêta pour allumer une cigarette et observer les écureuils. Consterné, Michel le vit ensuite pivoter et traverser la pelouse en direction de la sortie. Lui aussi avait prévu s'introduire par ce côté, pour aussitôt monter à l'étage, suivre le corridor jusqu'à l'intersection circulaire, parcourir la deuxième section jusqu'à l'entrée et enfin déverrouiller la porte de l'intérieur.

Michel franchit en courant la distance qui le séparait de l'entrée, foulant l'herbe du cimetière, se déplaçant plus vite que jamais, comme un trait de lumière noire. Il voyageait d'une ombre à l'autre, se dissimulant derrière les arbres, se tapissant derrière les pierres tombales les plus hautes, évitant désespérément d'être repéré. Parvenu à l'entrée, il ouvrit la porte d'un coup sec et se glissa à l'intérieur. Une volée de douze marches. Et les restes de Chloé, là devant lui, pour l'accueillir.

Il n'avait pas le temps de céder à la terreur, cette fois. Pas de temps pour sentir l'air opaque et glacial. Pas de temps pour suffoquer sous l'odeur du liquide d'embaumement. Pas de temps pour songer aux cadavres alignés dans leurs tiroirs, avides de dévorer les vivants. Pas de temps pour se demander qui étaient les coupables et où ils se trouvaient à présent. Il n'eut même pas le temps de se sentir complètement révolté à la vue de ce carnage. Il eut à peine le temps de ramasser les restes de sa tante et de les glisser dans les sacs. Il en remplit trois, puis jeta un coup d'œil anxieux autour de lui pour vérifier qu'il n'avait rien oublié, en se doutant que la porte déverrouillée éveillerait immédiatement les soupçons du gardien.

Michel sentait sa présence à l'intérieur de l'édifice. Il allait atteindre l'espace circulaire d'une minute à l'autre. Michel savait qu'il laissait tout ce sang derrière lui, mais il n'y avait pas d'autre solution. Le sang. D'immenses flaques qui avaient maculé les murs, couvert la moquette, éclaboussé les petits chérubins ornant le recouvrement de la causeuse, près de la porte, du sang qui souillait le marbre des tiroirs et constellait même le plafond...

Soudain, il perçut le gardien qui se pointait maintenant à l'intersection circulaire. D'une seconde à l'autre, il aurait vue sur le corridor. Puis, Michel entendit ses pas. Son souffle.

Michel leva la tête et se figea, comme un animal nocturne happé par les phares d'une voiture. Le gardien, encore à moitié endormi, parut ébahi, incertain de ce qu'il voyait. Sa réaction était semblable à celle que Michel avait eue lui-même. Et il n'a pas sous les yeux le corps démembré, songea Michel. Il souleva les sacs, se précipita vers la porte et sortit en trombe, tandis que résonnait la voix du vieil homme qui lui criait : « Hé ! Qu'est-ce que tu fais là, toi ? »

Suivant son pur instinct, Michel s'enfuit à travers le cimetière, sautant par-dessus les pierres tombales, aux aguets, jetant des regards furtifs derrière lui. Il vit en un éclair que le vieil homme se tenait là-bas, il entendait ses cris, et il continua à filer comme une ombre, une apparition. Avait-il bien tout ramassé ? Il le croyait. Mais peut-être quelque chose lui avait-il échappé ? Il dressa mentalement un inventaire et fit jaillir une image de la scène dans son esprit. Il distinguait clairement l'amulette de Chloé gisant dans une encoignure. L'avait-il ramassée ?

Il atteignit bientôt les grilles de l'entrée, hors de portée de voix du vieil homme. Il lutta pour jeter les trois lourds sacs par-dessus la clôture – il n'avait pas encore la force surhumaine des autres –, empêtré surtout à cause de leur volume. Ensuite, il franchit la clôture avec l'agilité d'un athlète.

Il galopa à vitesse effrénée dans les rues de Westmount, des rues qui montraient maintenant des signes de vie humaine.

Il attirait les regards : un jeune homme portant un chapeau, des lunettes fumées et un manteau noir trop grand pour lui et trimbalant trois sacs à ordures. Si un seul de ces mortels s'était suffisamment approché de lui – chose que Michel ne laissa pas se produire – il aurait vu les sacs maculés de sang, tout comme ses mains et les manches du manteau de son père.

Il lui fallut une éternité, lui sembla-t-il, pour atteindre sa maison. Une fois à l'intérieur et en sécurité, il arma de nouveau le système d'alarme et déposa les sacs dans la cuisine – comme il ne pouvait supporter de les mettre sur la table ni de les jeter à même le sol, ils aboutirent sur le comptoir, près de l'évier. Michel retira ensuite tous ses vêtements et se glissa sous la douche. Tout d'un coup, son esprit s'était vidé. Il ne pensait à rien, il ne ressentait rien.

Finalement, il retourna dans la cuisine, s'assit à la table et se prit la tête entre les mains. À travers ses doigts, il contempla les sacs qui renfermaient les restes de sa tante. Il sentit alors poindre une émotion, une émotion entièrement nouvelle pour lui et qui lui parut de plus en plus déplaisante à mesure qu'elle grandissait. Il sut toutefois la reconnaître pour en avoir vu la manifestation chez des humains, au grand écran, à la télé, dans la vraie vie. C'était sans doute ce qu'ils nommaient « chagrin ». À présent, il comprenait ce que signifiait réellement pleurer la perte d'un être cher.



NANCY KILPATRICK...

... est états-unienne de naissance. Naturalisée canadienne aux cours des années soixante-dix, elle vit à Montréal depuis de nombreuses années. Au fil de ses publications, Nancy Kilpatrick s'est fait une spécialité des histoires de vampire, l'un des thèmes fétiches du fantastique. Récipiendaire en 1993 du prix Arthur Ellis de la meilleure nouvelle («Mantrap»), elle a été deux fois finaliste au prix Bram Stoker (dont en 1995 avec *La Mort tout près*) et cinq fois finaliste au Prix Aurora. Nancy Kilpatrick a publié à ce jour, sous son nom ou celui d'Aramantha Knight, quatorze romans, cinq recueils de nouvelles, plus de cent vingt-cinq nouvelles, sans oublier quatre scénarios de bandes dessinées et huit anthologies de nouvelles fantastiques.

EXTRAIT DU CATALOGUE



Collection «Romans» / Collection «Nouvelles»

- (N) *La Rose du désert*
001 *Blunt – Les Treize Derniers Jours*
002 *Aboli* (Les Chroniques infernales)
003 *Les Rêves de la Mer* (Tyraaël -1)
004 *Le Jeu de la Perfection* (Tyraaël -2)
005 *Mon frère l'Ombre* (Tyraaël -3)
006 *La Peau blanche*
007 *Ouverture* (Les Chroniques infernales)
008 *Lames soeurs*
009 *SS-GB*
010 *L'Autre Rivage* (Tyraaël -4)
011 *Nelle de Vilvèq* (Le Sable et l'Acier -1)
012 *La Mer allée avec le soleil* (Tyraaël -5)
013 *Le Rêveur dans la Citadelle*
014 *Secrets* (Les Chroniques infernales)
015 *Sur le seuil*
016 *Samiva de Frée* (Le Sable et l'Acier -2)
017 *Le Silence de la Cité*
018 *Tigane -1*
019 *Tigane -2*
020 *Issabel de Qohosaten* (Le Sable et l'Acier -3)
021 *La Chair disparue* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1)
022 *L'Archipel noir*
023 *Or* (Les Chroniques infernales)
024 *Les Lions d'Al-Rassan*
025 *La Taupe et le Dragon*
026 *Chronoreg*
027 *Chroniques du Pays des Mères*
028 *L'Aile du papillon*
029 *Le Livre des Chevaliers*
030 *Ad nauseam*
031 *L'Homme trafiqué* (Les Débuts de F)
032 *Sorbier* (Les Chroniques infernales)
033 *L'Ange écarlate* (Les Cités intérieures -1)
034 *Nébulosité croissante en fin de journée*
035 *La Voix sur la montagne*
036 *Le Chromosome Y*
037 (N) *La Maison au bord de la mer*
038 *Firestorm*
- Yves Meynard
Jean-Jacques Pelletier
Esther Rochon
Élisabeth Vonarburg
Élisabeth Vonarburg
Élisabeth Vonarburg
Joël Champetier
Esther Rochon
Robert Malacci
Len Deighton
Élisabeth Vonarburg
Francine Pelletier
Élisabeth Vonarburg
Esther Rochon
Esther Rochon
Patrick Sénécal
Francine Pelletier
Élisabeth Vonarburg
Guy Gavriel Kay
Guy Gavriel Kay
Francine Pelletier
Jean-Jacques Pelletier
Esther Rochon
Esther Rochon
Guy Gavriel Kay
Joël Champetier
Daniel Sernine
Élisabeth Vonarburg
Joël Champetier
Yves Meynard
Robert Malacci
Jean-Jacques Pelletier
Esther Rochon
Natasha Beaulieu
Jacques Côté
Maxime Houde
Leona Gom
Élisabeth Vonarburg
Luc Durocher

| | | |
|-----|--|------------------------|
| 039 | <i>Aliss</i> | Patrick Senécal |
| 040 | <i>L'Argent du monde -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) | Jean-Jacques Pelletier |
| 041 | <i>L'Argent du monde -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) | Jean-Jacques Pelletier |
| 042 | <i>Gueule d'ange</i> | Jacques Bissonnette |
| 043 | <i>La Mémoire du lac</i> | Joël Champetier |
| 044 | <i>Une chanson pour Arbonne</i> | Guy Gavriel Kay |
| 045 | <i>5150, rue des Ormes</i> | Patrick Senécal |
| 046 | <i>L'Enfant de la nuit</i> (Le Pouvoir du sang -1) | Nancy Kilpatrick |
| 047 | <i>La Trajectoire du pion</i> | Michel Jobin |
| 048 | <i>La Femme trop tard</i> | Jean-Jacques Pelletier |
| 049 | <i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2) | Nancy Kilpatrick |
| 050 | <i>Sanguine</i> | Jacques Bissonnette |
| 051 | <i>Sac de nœuds</i> | Robert Malacci |
| 052 | <i>La Mort dans l'âme</i> | Maxime Houde |
| 053 | <i>Les Sources de la magie</i> | Joël Champetier |

Collection «Essais»

| | | |
|------|--|--|
| ---- | <i>Les 42210 univers de la science-fiction</i> | Guy Bouchard |
| 001 | <i>Stephen King : trente ans de terreur</i> | Hugues Morin <i>et al.</i> |
| 002 | <i>Radiographie d'une série culte : The X-Files</i> | Alain Bergeron, Laurine Spehner <i>et al.</i> |
| 003 | <i>Le XIX^e siècle fantastique en Amérique française</i> | Claude Janelle <i>et al.</i> |
| 004 | <i>Le Roman policier en Amérique française</i> | Norbert Spehner |

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

RENAISSANCE
est le soixantième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en février 2010
pour le compte des éditions



Extrait de la publication

« NANCY KILPATRICK VA DIRECTEMENT AU CŒUR DE L'HISTOIRE. ELLE NE CRAINT JAMAIS DE PRENDRE DES RISQUES, ET LE RÉSULTAT EST TOUJOURS PROBANT. »

POPPY Z. BRITE

R e n a i s s a n c e

C'est la nuit et Michel erre dans le cimetière Côte-des-Neiges en compagnie de sa tante Chloé – un vampire âgé de deux siècles –, quand cette dernière disparaît dans le columbarium. Inquiet, l'adolescent pénètre à son tour dans la demeure des morts... et y trouve le corps démembré de sa tante.

Dans la « famille », l'horreur est à son comble : qui a pu terrasser une aussi puissante créature ? Mais des nouvelles encore plus mauvaises affluent : d'autres *Anciens* sont assassinés de la même façon ailleurs sur le globe. Le doute n'est plus possible : quelqu'un – ou quelque chose – veut anéantir la famille.

Karl, désespéré à la suite de la disparition de Gerlinde, sa compagne, mène l'enquête. Très vite, il découvre que le but de cette hécatombe n'est pas leur élimination, mais bien l'appropriation du prodigieux – et insoupçonné ! – pouvoir de l'essence vitale de Michel, *l'enfant de la nuit*...

Renaissance : le troisième volume de l'une des plus envoûtantes séries vampiriques, celle du *Pouvoir du sang* !

TEXTE INÉDIT



15,95 \$

9 782896 153732 Extrait de la publication 9,90 € TTC

